de La Rochefoucauld.
PARIS

...velle Série. N° 34

Prix net 1f 50
...tranger 2f..

LA REVUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE
au
SALON

Société
...tistes Français



LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENT

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES — Mme Camille DUGUET. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Felix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — George VANOR. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

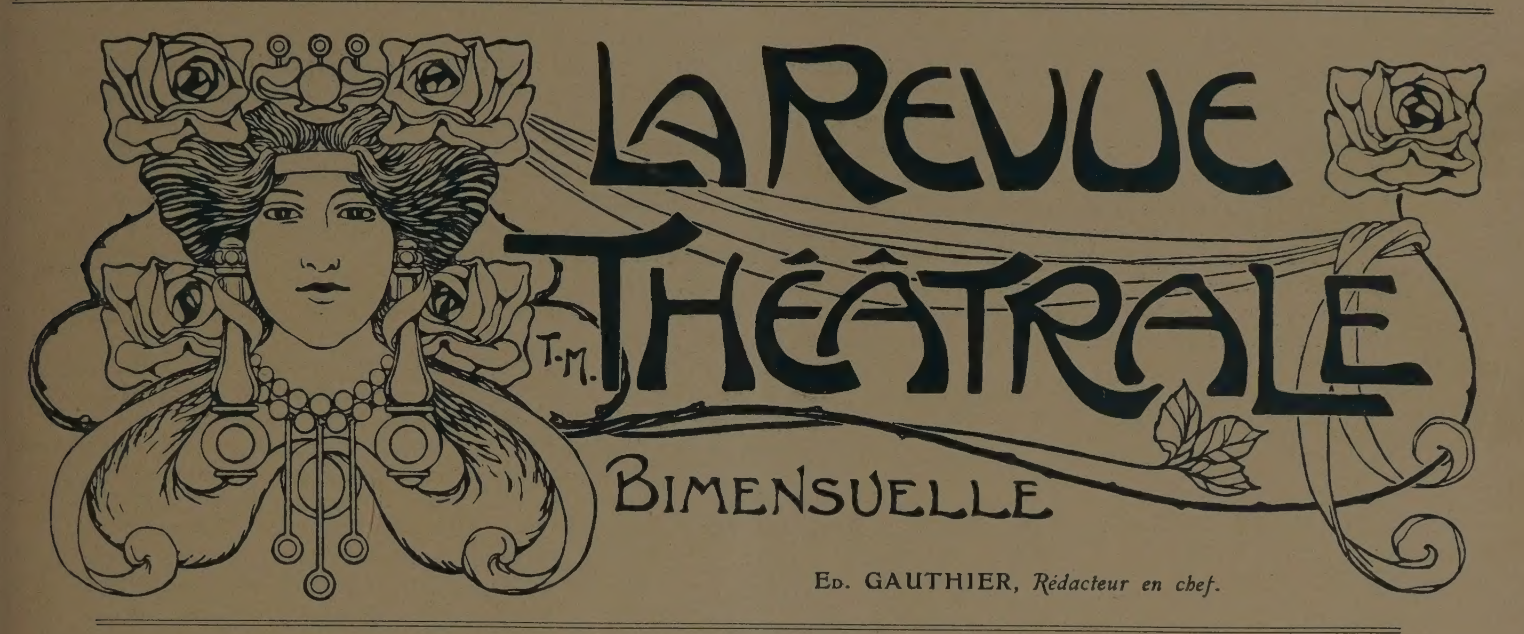
ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 34

LE SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS (1905)

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 34. Mai 1905. — II.



Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

Abonnements :
Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger .... 48 fr.

Le Numéro
France .... 1 fr. 50
Etranger .... 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris (IXe)

L. GEISLER
Directeur-Administrateur

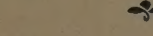
G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Direction* | Arm. GEOFFROY, *Secrétaire de l'Administration*

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
M. COUTURE, opérateur.

Abonnements et Vente :
58, Rue de La Rochefoucauld — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.
Paris (IXe)
Téléphone 271-94

Le Salon des Artistes Français



APERÇU GÉNÉRAL

A priori, le visiteur habitué à discerner d'un coup d'œil les tableaux dignes d'attention, se trouve très favorablement prévenu à l'égard de ce Salon. Dès l'abord, en effet, son regard est sollicité, médusé même, par cette grande machine militaire que M. Edouard Detaille n'avait pas besoin de signer pour qu'on la reconnût. *Vers la gloire*, c'est la devise qu'on peut appliquer à la généralité des exposants. Dans l'espèce c'était le sujet de la fresque avec laquelle le célèbre peintre militaire devait conquérir sa part d'immortalité, puisqu'elle est destinée au Panthéon. Dôme pour dôme, l'auteur des *Enrôlements volontaires* et du *Rêve*, emporté par son irrésistible élan vers l'épopée impériale, a semblé confondre le Panthéon avec les Invalides, et, localisant le concept de la gloire dans le seul héroïsme d'une charge étourdissante, il s'est contenté d'une allégorie militaire. Cette particularité regrettable se justifie-t-elle par ce seul fait d'avoir confié à un peintre militaire le soin d'exécuter cette majestueuse décoration ? Ce serait alors une raison pour que la fantaisie montmartroise du grand Willette, appelée à s'exercer prochainement dans la salle de la Commission du Vieux-Paris, à l'Hôtel de Ville, symbolisât nos vieilles traditions lutéciennes par un Pierrot en sergent de ville, sous le prétexte fallacieux que M. Sully-Prudhomme étant devenu célèbre par le *Vase brisé*, et M. François Coppée par la *Grève des Forgerons*, ne devaient plus jamais produire que des poésies relatives aux céramiques dépareillées ou aux revendications prolétariennes.

Ceci dit, j'accepte comme une belle page, et propre à rehausser notre amour-propre national, cette symphonie vibrante de patriotisme grandiose et meurtrier, et je la note comme une des œuvres de cette année où les personnages apparaissent dans leur plus propice atmosphère.

Dans une vision d'ordre rétrospectif, M. Édouard Toudouze a restitué en de vastes proportions deux de ces sujets moyennageux qui inspiraient les enlumineurs anonymes du temps jadis : *Jeanne d'Arc et Richemond au siège de Beaugency*, et le *Couronnement de Nominoë, roi de Bretagne*. Et, plus contemporain, puisque ses investigations jettent une lueur sur l'avenir, M. Laparra exprime, dans les *Etapes de Jacques Bon-*


Première idée du portrait de Mme Toutain-Grün, par Grün.

Clichés Revue Théâtrale.

homme, une telle intensité de couleur, qui ajoute à l'élévation de son sujet, puisque nous pouvons en dégager l'amère conclusion que la violence ne servira de rien pour l'affranchissement des éternels esclaves que la destinée a mis au monde pour assurer, au prix de leurs souffrances quotidiennes, le bonheur des élus de la terre.

D'autres pages importantes se retrouvent encore au hasard des salles. Ici, M. Eudes s'inspire de Michelet et chante le laboureur, prétexte à la mise en évidence d'un couple de robustes percherons traînant la charrue. Plus loin, c'est l'officielle *Revue de Bétheny*, de M. Dawant, les *Fêtes d'Orange*, de Maignan, et la décoration privée sur laquelle le poète Edmond Rostand, ô fortunate !..., reposera ses yeux fatigués par de lyriques veilles inspirées, puisque c'est sur son désir qu'elle fut exécutée par M. Henri Martin. Puis Hoffbauer, Victor Marec, aux visions rétrécies d'un cadre pourtant aussi propice que le Luxembourg à réaliser une œuvre belle et digne d'un moderne Watteau ; d'autres, d'autres encore, et parmi eux, large d'envergure, grand dans le tragique épisode d'un jour de *Désastre* comme il le fût l'an passé quand il traduisait l'ampleur magistrale des horizons d'où s'essore le défilé des ouvriers sortant de la mine, Jean-Paul Laurens.

C'est en examinant de telles œuvres, dont la sincérité n'a d'égale que la grandeur et la maîtrise d'exécution, que l'on s'aperçoit des bienfaits que de tels artistes (Cormon, Humbert et Bonnat sont du nombre, comme l'étaient hier encore les regrettés Benjamin Constant et Fantin Latour), rendent à la jeune génération. Ils sont pour elle l'exemple de la persistance consciencieuse à ne se dégager d'aucun des obstacles du métier par un des possibles stratagèmes usités de ceux qui ne voient dans la peinture qu'une alma nourricière dont il faut tirer le plus de profit matériel possible. Quand ils passent de la peinture décorative au portrait ou au paysage de moindre proportion, les représentants de la vieille et saine tradition savent retrouver leurs solides qualités exécutives, le fini de leur dessin et la mise au point d'une perspective plus délicate puisque limitée à une petite superficie.

Bien entendu, c'est aux élèves sérieux de ces maîtres-là que va l'attention des épris d'art, après qu'ils ont admiré le *Portrait de M. Gaston Menier*, par Bonnat, les belles figures de femmes traitées à la manière de Reynolds et de Lawrence, par Ferdinand Humbert, les portraits de Cormon et du vieux maître Hébert qui, toujours jeune, a retrouvé sa palette trentenaire pour agrémenter de leur fraîche carnation les traits si délicatement affinés de l'aimable compositrice *Mme de Chabannes La Palice*.

Puis voici M. Emile Renard, avec une mièvre jeune fille en blanc ; M. Louis Ridel, qui traite avec un joli chatoiement d'étoffes, un groupe de deux jeunes femmes en intimité de conversation ; Mme Frédérique Vallet-Bisson, dont les demi-décolletés sont du meilleur effet ; M. Alexis Vollon qui, dans un dessin un peu imprécis, exprime une aimable naïveté de jeune fille bretonne ; M. Grün, dont le *Portrait de Mme Juliette Toutain-Grün* ne pouvait être qu'un chef-d'œuvre, et l'a été ; Mme Beaury-Sorel, qui a traité avec goût le *Portrait de la princesse Lucien Murat ;* M. L. Leydet, qui a mis dans le portrait de son père, le sympathique vice-président du Sénat, beaucoup de son jeune talent déjà très apprécié ; M. Aimé Morot qui, devançant les intentions de M. Dujardin-Baumetz à l'égard des gloires anthumes, a fixé avec le pinceau qu'on lui connaît les traits du vieux maître Hébert, M. Jean-Pierre Laurens, dont la *Dame en noir* est fort regardée, M. Patricot, qui a rendu avec justesse la physionomie fine et scrutatrice de M. Gaston Deschamps ; M. Jacquet, dont le *Portrait de M. Henri Bouchot* est d'une belle sincérité, M. Jules Lefebvre, dont la *Carlotta* de l'an passé est devenue *Lady Godiva* en prière, MM. Flameng, Ferrier, etc..., etc.

Peut-être la plupart des portraits exposés présentent-ils l'inconvénient de manquer d'atmosphère, et certains d'entre eux trahissent-ils leur exécution sous une lumière artificielle. Mais en somme, il se dégage de leur ensemble une louable cohésion d'efforts qui laisse prévoir une évolution progressive favorable à l'art pictural.

Croquis de J.-B. LAFFITTE, pour la *Danse de Salomé*.

Le paysage, refuge où se viennent reposer les yeux fatigués de cette polychromie inquiétante, a trouvé d'intéressants interprètes. Il est vrai que ce sont encore ici les vieux maîtres qui l'emportent. Car mieux que leurs élèves, parfois rebelles aux saines traditions, ils ont rendu la beauté grandiose des sites. Harpignies, Pointelin, Zuber, Vayson, dont le paysage vespéra que traverse un berger portant un agneau et suivi de son troupeau docile, rappelle le beau temps de François Millet ; Félix Bouchor, qui met tant de poésie dans son *Cimetière de campagne ;* Didier-Pouget et ses *Bruyères en fleurs ;* Tanzi, Sauvaige, et nombre d'autres, parmi lesquels on remarquera ceux de Diéterle, les sites provençaux de Gagliardini, le jardin de légende de M. Zygmunt Stefanicz, les guitaristes silvestres de M. Charrier, un coin de port d'une belle pâte peint par Henry Caron, et *Le Pont de Saint-Bénézet*, par M. Paul Saïn ; voilà entre mille allées de jardins et sous-bois, cimes ou frondaisons, de quoi alimenter nombre de galeries et satisfaire les amateurs du genre. Car, dans le paysage comme dans l'académie, on imagine bien, qu'en



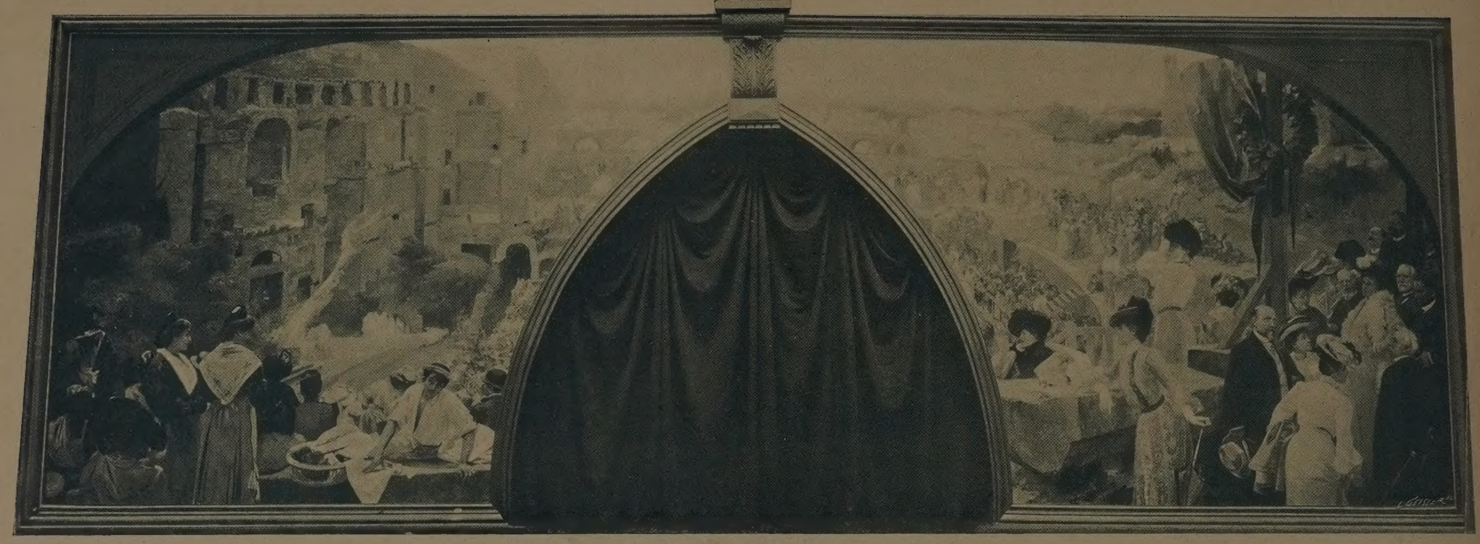
Bravo toro ! par ATALAYA.

dépit des influences latentes d'un impressionnisme rationnel, le procédé classique des bons élèves n'a pas été sensiblement modifié ; seulement, et il faut ici le reconnaître, la cohésion des efforts individuels paraît apporter à l'ensemble un relief qui témoigne qu'on se trouve en présence de tempéraments artistiques très réels. Ce qu'il faut souhaiter, c'est de ne les point voir s'engager dans les sentiers battus où leur personnalité s'abîmerait, au point de disparaître annihilée, comme ces belles forces vives de la jeunesse intellectuelle que la pusillanimité bourgeoise contraint à s'atrophier dans les officines administratives. Il suffit, pour justifier cette appréhension, de voir les motifs ordinaires sur lesquels se thématise la gamme de nos peintres de genre. C'est l'Araignée symbolisant les invisibles rets de la féminité ; ce sont les *Maternités*, de M. L. Roger, l'hommage rendu au tonneau succulent par les francs buveurs de M. Sylvestre, le *Jour des Pauvres*, de Bœswillwald, le *Marchand de Poules*, de M. Lucas Robiquet, agréablement traité ; ce sont les chromos habituels de M. Chocarne Moreau et d'Achille Fould, le *Trop tard*, de Franck Spenlow, etc... D'aucuns tranchent, sinon par l'originalité d'orientation, du moins par la vigueur du coloris, témoins le *Bravo toro !* d'Atalaya, ou le magique *Soleil couchant* mettant en belle clarté rutilante les bœufs du maître peintre Sorolla y Bastida, ou encore la superbement aguichante *Mercédès*, de M. Bergès. M. Léon Huber, dans *La Frousse*, continue en élève digne du maître, l'historiographie gracieuse et spirituelle des chats, telle que l'écrivait naguère le prestigieux pinceau d'Eugène Lambert. Ailleurs, M. Adler traitera avec science et sentiment la rue ouvrière à l'une des heures mouvementées qui la rendent si pittoresque ; M. Tenré, unissant au rétrospectif la note vivifiante de l'impression moderne, fixera d'un trait sûr et digne de la bonne école française de Renoir et de Guillier, le *Jardin de Carnavalet* par un temps de neige ; il y mettra même un gardien que je garantis ressemblant encore qu'à peine ébauché et qui serait bien fier s'il se doutait de passer ainsi à la postérité ; M. Laffitte fait danser une fois de plus Salomé, M. Schommer débarque Henri IV après avoir sauvé Marie de Médicis, et M. Fouquet nous remémore les soirs tumultueux de prairial où la Convention menacée vit porter au bout d'une pique, en pleine assemblée, à l'Orangerie, la tête du représentant Féraud, sous les yeux de Boissy-d'Anglas. On le remarque, les sujets manquent d'inédit, et ce n'est pas la scène palpitante des *Filets volés*, de M. Tattegrain, qui augmentera sensiblement le champ de notre imagination. Le nu, qui n'a pas besoin de ce stimulant pour attirer la curiosité, trouve en M. William Bouguereau un évocateur moins rosé qu'à l'ordinaire. Cette nymphe couchée sur la vague pourrait bien susciter les *shocking* de la pudique Albion, car elle est plus suggestive et plus peinte que les toiles de ce maître, du moins d'entre ses plus récentes. M. Seignac, M. Cavé sont ses élèves et cela se devine comme le soldat au pantalon garance. Voici encore Zwiller, Ribera, Lefebvre, Thirion et beaucoup d'autres. Mais il faut se retenir, l'énumération n'est pas de jeu ici. D'ailleurs, quant au nu, la sculpture en fournira mille autres échantillons, sur lesquels on me pardonnera volontiers de glisser rapidement. Voici pourtant la superbe *Fontaine d'Amour*, de M. Derré, le *Bacchus* de Carlès et la *Danse sacrée* de Segoffin. Ce sont, avec l'*Escaut* de Theunissen, la *Faim* et l'*Apprenti* de Roger Bloche, le *Fer qui donne le Pain* de Mathurin Moreau, la *Marie-Madeleine* de Pech, et le *Samson vainqueur* de Béquet, les blocs saillants qu'il convient de discerner dans toute cette marbrerie, compliquée de plâtre et de bronze, voire d'autres matières, sans affirmer encore qu'aucun d'entre eux soit de nature à perpétuer glorieusement le souvenir de l'an de grâce 1905 dans les annales officielles des Artistes français.

ALCANTER DE BRAHM.



Danse de Salomé, par J.-B. LAFFITTE.



Les Fêtes d'Orange, panneau de M. ALBERT MAIGNAN

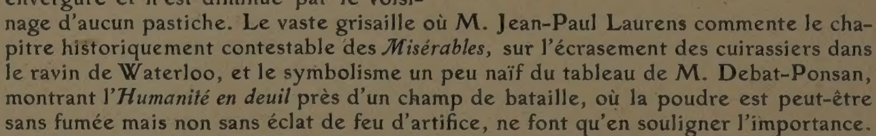
LA PEINTURE

Si l'on donnait un nom aux Salons annuels comme aux promotions de Saint-Cyr, il faudrait appeler celui de 1905 le Salon Rostand. Non que le jeune académicien y figure en effigie ; constatons au contraire qu'il s'est refusé à de nouveaux hommages de l'iconographie et qu'il a même fait souligner son désir de solitude par la frise de M. Henri Martin : un délicieux paysage, tout d'ombre et de fraîcheur, ainsi désigné sur le catalogue : *Panneau décoratif pour la maison du poète Edmond Rostand.* Mais c'est le souffle de l'*Aiglon* qui agite les drapeaux fièrement arborés par les cavaliers de la *Chevauchée de la Gloire*, l'œuvre capitale du Salon des Artistes français, au point de vue décoratif, l'immense tryptique de M. Edouard Detaille placé au seuil de la grande galerie devant le portail d'arrivée. Le vent qui passe sur la plaine de Wagram à l'avant-dernier acte de l'épopée, deux fois vivifiée par Sarah Bernhardt, agite les fastueuses broderies, les coiffures aux aigrettes flottantes (car M. Detaille ne s'est pas contenté cette fois d'un brin de panache ; il fait onduler toute une forêt de plumets épiques dans l'envol de l'apothéose.) Et par là, ce gigantesque panneau qu'a commandé l'Etat pour la décoration de l'abside du Panthéon, est la première œuvre à revendiquer pour notre rubrique de peinture théâtrale. Elle l'ouvre en beauté héroïco-dramatique.



Portrait de Mlle Brandès, par ALBERT MAIGNAN, pour son panneau *Les Fêtes d'Orange.*

L'envoi de M. Edouard Detaille a d'ailleurs le « splendide isolement » qui convient à une composition de cette envergure et n'est diminué par le voisinage d'aucun pastiche. Le vaste grisaille où M. Jean-Paul Laurens commente le chapitre historiquement contestable des *Misérables*, sur l'écrasement des cuirassiers dans le ravin de Waterloo, et le symbolisme un peu naïf du tableau de M. Debat-Ponsan, montrant l'*Humanité en deuil* près d'un champ de bataille, où la poudre est peut-être sans fumée mais non sans éclat de feu d'artifice, ne font qu'en souligner l'importance.

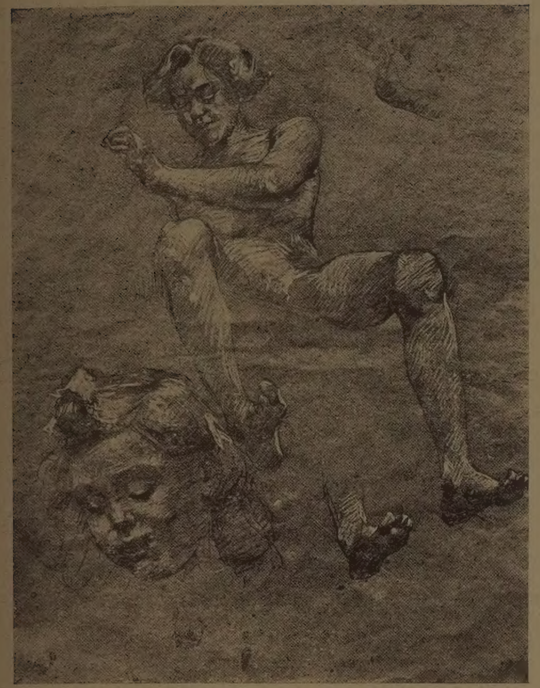


Étude de MOREAU-NÉRET, pour son plafond *Musique.*

Tout de suite nous passons à des allégories plus poétiques avec MM. Moreau-Néret, Azéma, Perrault et Gorguet. M. Moreau-Néret a très ingénieusement étagé les personnages de son plafond de la *Musique* destiné à la nouvelle salle à manger de l'hôtel du Louvre. Au bas de la composition, une femme couchée parmi les verdures, et entourée d'amours qui tressent des guirlandes écoute le concert modulé dans le firmament par des figures allégoriques d'instrumentistes et de chanteuses. Les divers groupes sont bien combinés, la fantaisie décorative s'éventaille harmonieusement dans l'azur ; nous n'avons plus beaucoup de peintres assez habiles pour se livrer avec autant de bonheur à ces expériences périlleuses dans un champ plus inquiétant que les murailles verticales. Le dessin de M. Moreau-Néret est élégant, sans abus d'arabesques calligraphiques, sa couleur joyeuse et légère. M. Azéma se montre plus monotone, en dépit d'un parti-pris de ful-



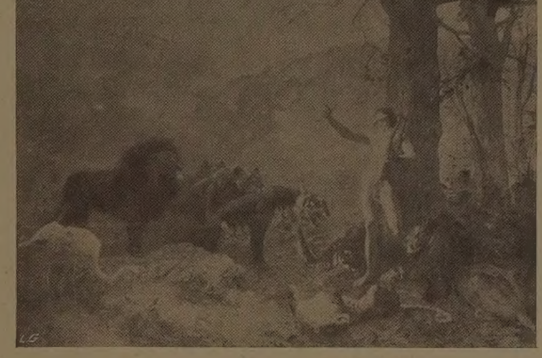
Étude de MOREAU-NÉRET, pour son plafond *Musique.*



Étude de MOREAU-NÉRET, pour son plafond *Musique*.

gurations à la Loïe Fuller, dans son *Triomphe de la Danse* qui semble l'apothéose finale d'un ballet de l'ancien Eden sous un ruissellement de lumière électrique et une cascade de projections. M. Henry Perrault nous ramène au contraire aux nobles attitudes et aux panoramas poétiquement dégradés jusqu'au bord de l'horizon, dans ses *Harmonies* que centrent deux figures féminines (dont une joueuse de violoncelle), commentaire pictural du suggestif quatrain de Baudelaire :

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir,
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Valse mélancolique et langoureux vertige.
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

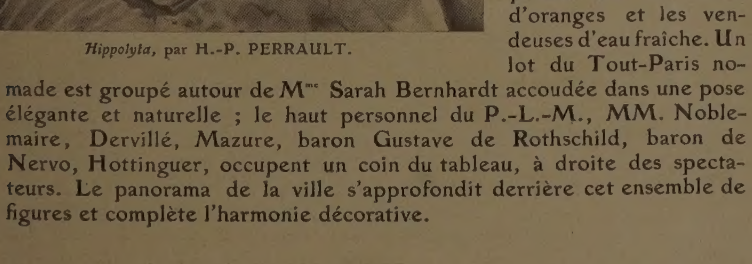


Orphée charmant les animaux, par SURAUD.

Du même peintre une *Hippolyta* d'un beau caractère et du même aspect décoratif.

Les *Noces de Psyché*, de M. Gorguet, carton de tapisserie pour la Manufacture des Gobelins, sont une œuvre considérable, tout à fait digne de ce *Jardin des Hespérides* où le même artiste nous montrait une théorie de jeunes filles cueillant les fruits d'or. Il évoque cette fois, dans un encadrement de feuillages et de fruits, où des médaillons racontent l'histoire de Psyché, le chapitre d'Apulée décrivant l'appareil splendide des noces, l'époux tenant Psyché dans ses bras sur le lit d'honneur, Jupiter, Junon et tous les dieux rangés autour du couple suivant le protocole de l'Olympe, les Heures semant les fleurs et les roses, les Muses modulant leurs harmonies, Apollon s'accompagnant de la lyre et Vénus dessinant un pas du bout de ses pieds légers sur une table de marbre.

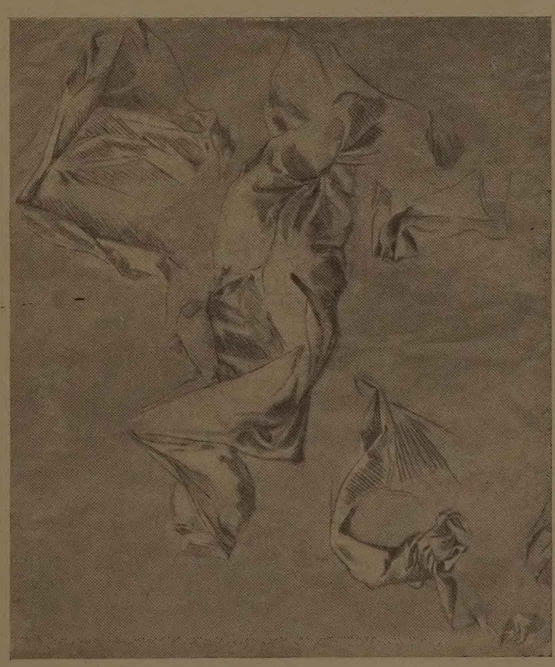
Toutes ces figures sont ingénieusement traitées, avec de rapides réminiscences de Botticelli et des joliesses très personnelles mais sans mièvrerie.



Hippolyta, par H.-P. PERRAULT.

Je louerai particulièrement M. Gorguet de s'être attaché avant tout à réaliser l'œuvre de composition et de nuances que réclame un carton pour les Gobelins. Il a résolument accepté les conditions inhérentes au travail du teinturier et du tisserand ; il s'est préoccupé des effets spéciaux résultant de la striure des tissus et leur a fait tous les sacrifices conciliables avec la loi souveraine des rapports de couleur.

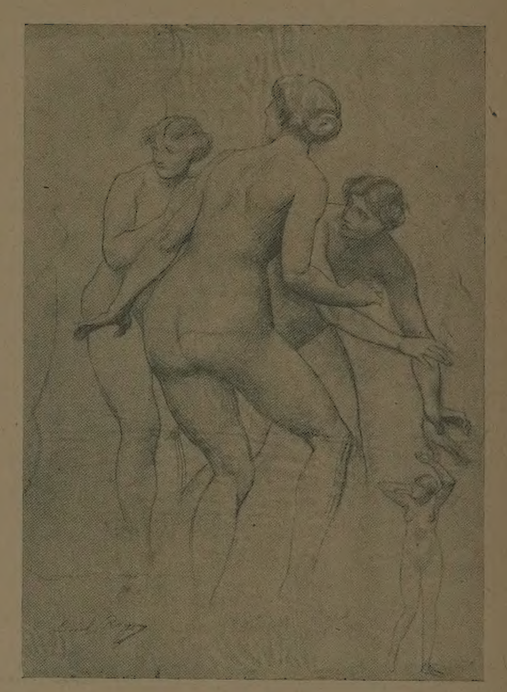
Si M. Gorguet a respecté la condition essentielle de laisser voir et comprendre la haute-lisse, M. Albert Maignan n'a pas moins heureusement senti la nécessité d'ouvrir une vaste baie lumineuse, en des architectures pesantes, dans son panneau des *Fêtes d'Orange* destiné à la décoration de la gare du P.-L.-M. La toile est claire et joyeuse, la composition harmonieusement distribuée. Sur la scène que limite et domine l'immense muraille antique dont Louis XIV disait, avec une royale goguenardise : « C'est le plus beau mur de mon royaume », vient de finir un épilogue de tragédie Eschylienne. Les héros s'éloignent, la théorie des vierges espace ses blancheurs dans la pénombre des coulisses ménagées sous un velum. Au bord des gradins la foule se repose de son émotion en appelant les marchands d'oranges et les vendeuses d'eau fraîche. Un lot du Tout-Paris nomade est groupé autour de Mme Sarah Bernhardt accoudée dans une pose élégante et naturelle ; le haut personnel du P.-L.-M., MM. Noblemaire, Dervillé, Mazure, baron Gustave de Rothschild, baron de Nervo, Hottinguer, occupent un coin du tableau, à droite des spectateurs. Le panorama de la ville s'approfondit derrière cet ensemble de figures et complète l'harmonie décorative.



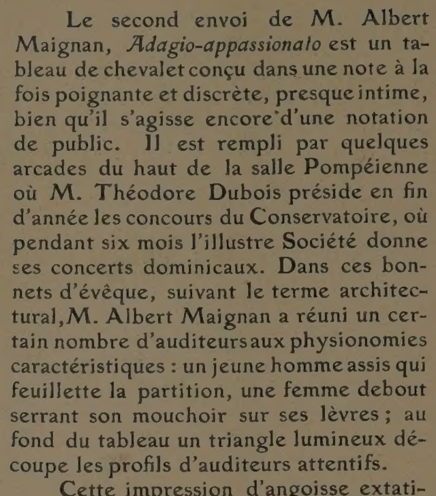
Étude de MOREAU-NÉRET, pour son plafond *Musique*.



Diane surprise, par Lionel ROYER.

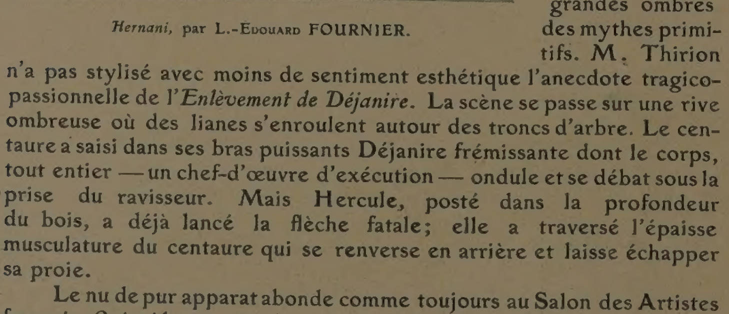


Étude de Lionel ROYER, pour son tableau *Diane surprise*.



Le second envoi de M. Albert Maignan, *Adagio-appassionato* est un tableau de chevalet conçu dans une note à la fois poignante et discrète, presque intime, bien qu'il s'agisse encore d'une notation de public. Il est rempli par quelques arcades du haut de la salle Pompéienne où M. Théodore Dubois préside en fin d'année les concours du Conservatoire, où pendant six mois l'illustre Société donne ses concerts dominicaux. Dans ces bonnets d'évêque, suivant le terme architectural, M. Albert Maignan a réuni un certain nombre d'auditeurs aux physionomies caractéristiques : un jeune homme assis qui feuillette la partition, une femme debout serrant son mouchoir sur ses lèvres ; au fond du tableau un triangle lumineux découpe les profils d'auditeurs attentifs.

Cette impression d'angoisse extatique que produit la musicalité transcendante des grands concerts, M. Gumery l'avait déjà traduite, à la Nationale, avec quelque insistance de rendu, dans son promenoir d'en haut aux Concerts Lamoureux. M. Devambez, faisant concurrence à M. Albert Maignan sur le terrain commun du Salon des Artistes français, le traite à son tour dans l'*Amphithéâtre au Concert Colonne*. La vision est aussi caractéristique qu'on pouvait l'attendre d'un observateur tel que M. Devambez ; mais cette fois l'artiste s'est moins appliqué à la recherche du détail qu'à la donnée d'ensemble. Aucune physionomie spéciale ne ressort de cette foule foisonnante et grouillante, tassée sous les voûtes du Châtelet, parmi les ors fanés des moulures, réservoir d'enthousiasme lyrique, et aussi de bordées de sifflets quand les trois anabaptistes du poulailler protestent contre l'abus du concerto pianistique.



Hernani, par L.-Edouard FOURNIER.

L'*Orphée*, de M. Suraud, charme des animaux encore plus féroces que les siffleurs du Concert Colonne. Dans un paysage d'aube, le chantre divin est debout, appuyé à un tronc d'arbre ; autour de lui les lions et les tigres étalent la tache claire et les lignes marbrées de leurs fourrures; au fond s'évase un cirque de rochers. La tonalité générale est fine et discrète avec l'effort de style nécessité par cette peinture quasi décorative où glissent les grandes ombres des mythes primitifs. M. Thirion n'a pas stylisé avec moins de sentiment esthétique l'anecdote tragicopassionnelle de l'*Enlèvement de Déjanire*. La scène se passe sur une rive ombreuse où des lianes s'enroulent autour des troncs d'arbre. Le centaure a saisi dans ses bras puissants Déjanire frémissante dont le corps, tout entier — un chef-d'œuvre d'exécution — ondule et se débat sous la prise du ravisseur. Mais Hercule, posté dans la profondeur du bois, a déjà lancé la flèche fatale; elle a traversé l'épaisse musculature du centaure qui se renverse en arrière et laisse échapper sa proie.

Le nu de pur apparat abonde comme toujours au Salon des Artistes français. *Océanide* aux tons de porcelaine fraîchement mise sous couverte d'émail, de M. William Bouguereau, *Lierre* de M. Chantron, *Fée aux Iris* de M. Printemps, *Arachné* de M. Comerre — et aussi une autre *Araignée*, de M. Verdier, que j'aurais prise plutôt pour une aurore

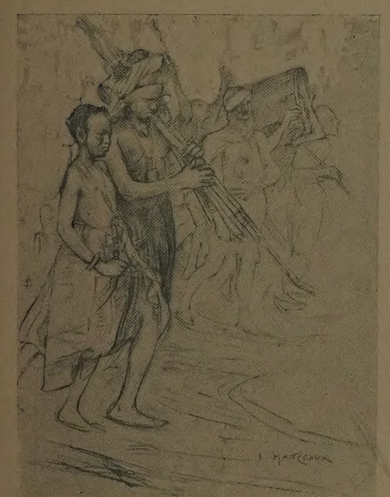


Enlèvement de Déjanire, par THIRION.



Départ des Mercenaires de Carthage, par MANCEAUX.

roulée dans les nuées légères — nymphes fuyant la poursuite des faunes, de M. Cottet, *Femme au masque*, de M. Vagnier, et bien d'autres que j'oublie. Voici pourtant quelques études mieux caractérisées, et d'abord la voluptueuse *Léda* de M. Albert Thomas, qu'encadre un sous-bois aux verdures jaunies, ingénieux et poétique rajeunissement de la scène mythologique par un artiste dédaigneux des poncifs. Signalons encore la *Diane surprise* de M. Lionel Royer, dans une tonalité bleue et blanche qui fait ressortir l'épiderme laiteux de la déesse et la ligne élégante des bras ramenés sur la poitrine. Un des doyens de la Société, M. Diogène-Ulysse-Napoléon Maillart, a peint un *Acis et Galathée* qui ne manque pas d'une certaine grâce antique, mais dont la composition serait mieux équilibrée si la bergère était soutenue par le berger au lieu de s'enlever vers lui dans un vol d'assomption. M. Antonin Mercié, pour se délasser de la statuaire, a modelé sur toile une *Eve* et une *Sapho*.



Dessin de MANCEAUX, pour son tableau *Départ des Mercenaires de Carthage*.

Divers symbolistes ont assez dramatiquement campé leurs personnages. Le chef de ce groupe de metteurs en scène est M. Zier qui nous montre la Femme fatale de tous les drames de l'Ambigu au bord de la caverne où l'Eros pourvoyeur lui conduit sa proie. Titre : l'*Araignée*. C'est la troisième du Salon et la plus inquiétante. Du même artiste une *Civilisation* superbement vêtue appliquant un masque à une *Vérité* dans le plus simple appareil. Les *Sensualités* de M. Henri Vollet ne sont pas une composition très claire, bien qu'elle se déploie dans le crépuscule encore irradié d'un couchant de journée d'été. On y voit de belles dames en robes du grand couturier voisiner avec des musiciennes étendues sur l'herbe, des amants cherchant la solitude, un paon étalant son éventail multicolore et de petits génies aux ailes de Cupidons.

Il faut louer le mélange de solide réalisme et d'arrangement classique de la *Suzanne* de M. Henri Louvet, assise entre les deux vieux marcheurs bibliques. Une exécution très personnelle, d'accent vigoureux, de ferme dessin y enveloppe d'intéressantes réminiscences du Poussin traitées avec la plus large indépendance de pinceau. La Lucrèce de l'Ecriture ramène d'un geste pudique, sur sa poitrine et ses flancs, les voiles rassemblés à la hâte ; un vieillard est debout, l'autre a pris place sur le banc de pierre devant la citerne à l'eau miroitante. Un fond de verdure enclot et précise la scène.



Suzanne et les Vieillards, par Henri LOUVET.

La *Première vision du Paradis* — Dante et Béatrice — de M. Raymond Glaize est un tour de force de difficulté vaincue ; le peintre a dû, en effet, y combiner la matérialité du Dante tout à fait réel et tangible sur le coin de terre ferme où traîne sa robe rouge, son uniforme pour la postérité, et la théorie immatérielle des vierges qui font cortège à Béatrice. Il en résulte deux tableaux différents séparés par un rayon comme par un feu de rampe ; mais M. Glaize a pour ainsi dire soudé la double ambiance et la vision s'évoque tout entière, d'une seule pièce, dans la plus harmonieuse envolée lyrique.

M. Claude Bourgonnier a traduit en habile metteur en scène et aussi en fervent coloriste instruit des trésors lumineux que recèlent les bleus d'émail, les verts profonds, le chapitre célèbre de la *Salammbô*, de Flaubert, où la prêtresse vient retrouver sous sa tente le chef des mercenaires.

Le zaïmph semé de pierres précieuses resplendit sur les épaules de la Judith Carthaginoise, des bijoux d'une richesse hiératique, des parures d'idole lui font un tatouage somptueux. Sous la haute coiffure la face est extasiée à la fois de terreur religieuse et de voluptueux désir ; les yeux regardent fixement dans le vide ; Matho reste agenouillé et sa carnation brune se détache en vigueur sur les draperies en lambeaux que supporte l'armature de la tente. La composition est savamment combinée pour l'effet dramatico-musical, et M. Reyer en sera aussi satisfait que l'ombre de Gustave Flaubert.



Interlude, par MAC-EWEN.

Au même cycle Carthaginois appartiennent les *Mercenaires*, de M. Manceaux, quittant la ville, toile tumultueuse et grouillante, malgré ses dimensions restreintes, qui s'élève au-dessus de l'anecdotisme et mérite d'être classée dans la peinture d'histoire. Une lueur rougeâtre de soleil couchant, réverbéré par les sables, tombe comme un manteau transparent sur la file interminable des barbares que poursuit l'avide rancune des marchands. Il y a là une cohue macabrement grotesque de corps dégingandés, de musculatures couvertes par des haillons multicolores, de femmes aux appas flétris traînant des charges de bêtes de somme, de marmots aux crânes rasés, tout un peuple en route ou plutôt en débandade vers de nouvelles aventures, indifférent aux anathèmes que lui jette la populace Carthaginoise tassée sur les murailles.



Mme Dujardin-Beaumetz, par Karl CARTIER.

M. Richter a peint une *Salomé*, en robe de soie mauve, dans un décor de salle mauresque. Ce n'est qu'une figure de fantaisie exécutée d'ailleurs avec virtuosité. M. Joseph Laffitte a plus largement interprété la légende qui nous a déjà valu tant de tableaux, de poèmes et d'opéras ; Salomé danse devant le roi, dans la pénombre d'un vestibule avivé çà et là de taches lumineuses ; la ligne du corps se dessine en fine arabesque sous les blancs voiles transparents et s'unit gracieusement aux profils architecturaux. A gauche, une esclave joue du psaltérion. Une femme se tient debout près du maître attentif et impassible. L'impression dramatique se dégage de l'ensemble avec une discrète netteté.



Mme Jean Richepin, par Léon CASSEL.

Les deux envois de M. Georges Bergès, dont on n'a pas oublié l'inquiétante et pétaradante *Explosion au siège de Saragosse*, du Salon de 1904, nous ramènent à la plus suggestive modernité. Les rares qualités du peintre, son dédain des effets faciles, sa recherche constante des notations caractéristiques ne s'étaient pas encore affirmés avec autant de puissance que dans le panneau intitulé *Mercédès, sa grand'mère et sa petite sœur*. Mercédès est une danseuse Sévillane, à la fois roide et gracile comme une poupée montée sur fil de fer ; les yeux brillent d'un éclat de diamants noirs sous la retombée des cils épais ; une couche de fard empâte les joues, mais les mains gardent toute leur souplesse juvénile et, sous la jupe courte à large médaillons roses que borde un cerceau d'acier, on devine la nervosité tendue, l'impatiente musculature de la ballerine prête à entrer en scène. La vieille grand'mère dont les traits mafflus gardent une lointaine ressemblance avec le faciès ingénûment effronté de Mercédès et la petite sœur au laisser-aller d'insouciante gosseline servent de repoussoir à cette vision d'un charme réaliste, mi-Goya, mi-Baudelaire. La scène du Music-Hall apparaît au fond du tableau avec une flambée d'étoffes sous le coup de lumière électrique.



[illegible] — Portrait de M[illegible]



[illegible] des bijoux [illegible] tatouage [illegible] à la fois de terreur religieuse [illegible] fixement dans le vide [illegible] se détache en vigueur sur [illegible] l'effet dramatique [illegible] que l'ombre de Gustave [illegible]

[illegible] appartiennent les *Mercen*[illegible] ville [illegible] lante, malgré ses d[illegible] l'anecdotisme et m[illegible] dans la peinture [illegible] Une lueur rougeâtre de soleil couchant, réverbéré par les [illegible] campement sur la file [illegible] avide [illegible] grotesque de corps [illegible] par des [illegible] aux appas [illegible] charges de bêtes de somme, de marmots aux crânes rasés, [illegible] route ou plutôt en débandade vers de [illegible] indifférent aux anathèmes que lui jette la populace Carthaginoise tassée [illegible] les murailles.

M. Rich[illegible] avec virtuosité. M. Joseph [illegible] a plus largement interprété la lé[illegible] Salomé [illegible] neuses ; [illegible] dessine en fine arabesque tous les blancs [illegible]nts et s'unit gracieusement aux [illegible] une esclave joue du psaltérion. [illegible]

[illegible] Bergès [illegible] du Salon [illegible] à la plus suggestive [illegible] encore [illegible] intitulé [illegible] comme une poupée [illegible] les yeux brillent d'un [illegible] de diamants noirs [illegible] les joues [illegible] sous la [illegible] d'étoffe [illegible] électrique.

[illegible]
[illegible] CARTIER.



J. GRÜN. — Portrait de Mme TOUTAIN-GRÜN.



Violation du tombeau de Charlemagne, par Mlle GODIN.

L'autre envoi est le taureau de feu, *El Toro de Fuego*, une sorte de tarasque emplie de pétards et de fusées dont l'explosion met en émoi et en fuite les noctambules d'une petite ville espagnole. Curieuse pochade où les figures humaines zigzaguent comme les éclairs lumineux.

M. Bergès est le peintre sincère d'une race féminine dont les lignes n'ont pas de fermeté, où la laideur apparaît dès que les carnations s'amollissent, où, comme on l'a trop bien dit, les femmes ont dix ans pour être belles et cinquante pour être vieilles. Les modèles Algériens de M. Rochegrosse offrent la même fleur de jeunesse et le même éclat d'un jour ; ses habitantes de la *Rue de la Kasbah*, aux chevelures plaquées de grosses fleurs, aux appas débordants sous la lueur verdâtre des quinquets, sont encore des femmes mais seront bientôt des duègnes. M. Mac-Ewen évoque au contraire la beauté du Nord, tardivement complétée mais durable et résistante dans la figure féminine du XVIIe siècle dont le discret rayonnement illumine l'*Interlude*. Au rez-de-chaussée d'une maison de style Louis XIII des musiciens sont réunis dans une salle basse, violoncellistes, violonistes, mandolinistes ; l'hôtesse profite de l'interlude pour apporter des rafraîchissements.

En pleine modernité contemporaine, M. Tancrède Synave a représenté *Une Répétition au Conservatoire de Mimi Pinson*, avec le grouillement des petites élèves autour du chef d'orchestre, dans la lumière pâle d'un jour si parisien qu'il en devient montmartrois. La scène est bien composée ; les figures qu'on pourrait toutes ramener dans leur régulière irrégularité au modèle sans beauté classique mais non sans charme du type Séquanais, du type Réjane, ont du mouvement et de l'expression ; on devine le frisson à fleur d'épiderme, la petite ferveur d'âme, qui secouent les déshéritées de l'existence pendant quelques instants d'émotion esthétique dans la charitable — et menacée — fondation de l'auteur de *Louise*.

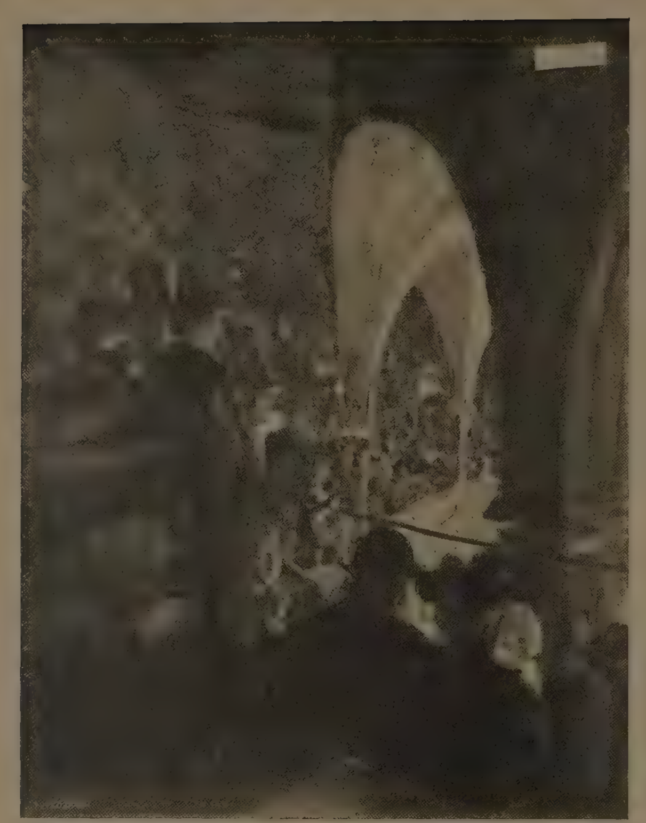
Le genrisme et l'anecdotisme se rapportant à l'éternelle actualité théâtrale abondent parmi les dix-neuf-cent-cinquante-quatre toiles — pas une de moins... et il y a des triptyques ! — des galeries du Grand-Palais. Avant de reprendre cette série presque inépuisable, faisons une halte reposante devant quelques effigies de contemporains notoires.

La supériorité de l'Ecole française, en matière de portrait, est un des lieux communs les plus justifiés de l'opinion européenne pour ne pas dire mondiale, et le Salon de 1905 lui apporte une éclatante confirmation. Ici la force n'est comparable qu'à l'abondance de la production ; l'iconographie représente presque un tiers des œuvres exposées et parmi ces envois on n'en rencontre guère où la volonté de l'artiste ait faibli devant la nature, qui ne soient un reflet plus ou moins atténué mais toujours saisissant de la vie réelle et de l'homme moderne, bien peu où ne s'affirme cette louable tendance de l'art contemporain : composer un portrait comme un tableau, prendre le modèle à l'état non de mannequin, mais de créature agissante, faire revivre son costume, son décor, jusqu'à son atmosphère. Nos portraitistes sont tous disciples de Taine ; ils ne croient pas à l'être de raison abstrait et détaché de son milieu ; ils sont persuadés que le modèle doit venir à eux avec ses tenants et ses aboutissants comme l'arbuste déplanté par un jardinier vient avec ses feuilles et ses racines.



Le Retour de l'Enfant Prodigue, par DEMAREST.

La première vision du Paradis (Dante et Béatrice), par RAYMOND GLAIZE.



L'Amphithéâtre au Concert Colonne, par DEVAMBEZ.

De là tant d'efforts intéressants, tant de poses saisies ou composées avec une égale bonne fortune du coup d'œil et du pinceau. De là aussi l'intérêt spécial des portraits de théâtre qui ont leur particulière et chaude ambiance. L'étude que M. Auguste Leroux a consacrée à *Mme Segond-Weber* est un modèle du genre. Le peintre n'a pas évoqué au repos, dans l'abandon et la détente de l'interlude scénique, l'éminente tragédienne de la Comédie-Française ; il a voulu que l'incomparable Guanhumara des *Burgraves*, l'admirable interprète des grandes figures romantiques apparut dans un des rôles nouveaux qu'elle a le plus ardemment vivifiés. Elle se présente sous la barbare richesse, tragico-féérique, du costume de Médée, manteau chatoyant de la magicienne, tunique brodée de la reine, les épaules et les bras chargés de bijoux, le geste superbe et menaçant.

Une harmonie somptueuse, traversée de volontaires dissonances qui annoncent le conflit passionnel, enveloppe cette figure énigmatique à la fois très ressemblante et très théâtrale.



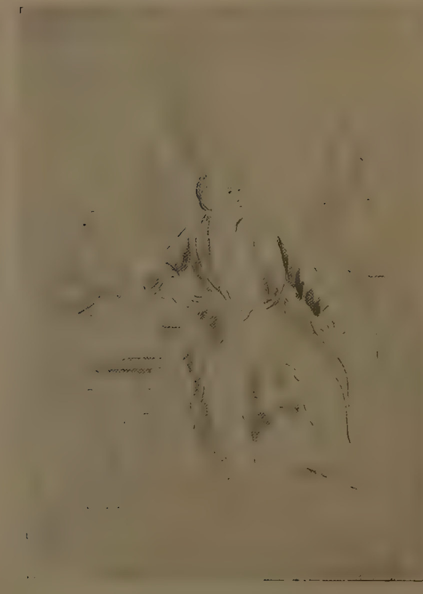
Mlle Kesly, de l'Odéon, par G. CHARPENTIER-BOSIO.

M. Charpentier-Bosio a traité dans un parti-pris de colorations discrètes, dont les plus vives ne chantent qu'une romance apaisée de blancs profonds et de gris nuancés, le portrait de *Mlle Kesly*, de l'Odéon. L'artiste est assise sur un canapé, face au public, en robe décolletée, avec ce repoussoir de fourrures qui est l'accessoire le plus employé dans les portraits féminins de cette année, tant au Salon des Artistes français qu'à la Nationale. La physionomie se détache sur un fond de tapisserie qui en fait ressortir le relief énergique, les plans fermes, les yeux au regard de volonté, mais toute cette vigueur est savamment atténuée par la souplesse de l'exécution et par ce charme discret d'un coloris intimiste dont je parlais tout à l'heure. M. Cassel ne pouvait rêver un modèle d'une beauté plus épanouie, plus attirante dans son orgueilleuse et tranquille plénitude que *Mme Jean Richepin*. L'œuvre vaut par la franchise de la mise au point et l'habile emploi des pâtes lumineuses.

M. Grün a traité avec infiniment d'esprit et de souplesse le portrait de *Mme Juliette Toutain-Grün*. Elle est debout, dans un vestibule de ton neutre, et prête à sortir, le grand chapeau noir et blanc planté sur les cheveux où s'écrase une rose. Tournée vers un interlocuteur invisible, le regard animé, la lèvre spirituelle et moqueuse, elle boutonne des gants de chevreau, et l'effort fait saillir les bras à demi-nus. L'arabesque se marie gracieusement à la ligne souple du corps qu'engainent un corsage blanc garni de dentelles et une robe noire sans plis.

La dame en robe bleue que M. Marcel Baschet fait se balancer dans un rocking-chair, près d'un piano ouvert, garde l'anonymat d'une virtuose intime qui ne cherche pas la réclame ; mais sans la connaître on peut l'affirmer ressemblante tant la figure rayonne de franchise et de vitalité. L'élément pittoresque n'offre pas moins d'intérêt que le modèle,

M. Léon Noël, par E. CHAPERON.



Dessin de E. CHAPERON, pour son portrait de *M. Léon Noël*.



Une Répétition au Conservatoire de Mimi Pinson, par SYNAVE.



La Fille du Roi d'Ys, par J. BRUNET.



Mandoliniste, par CH. ROYER.



Dessin de CH. ROYER, pour son tableau *Mandoliniste*.

et la combinaison du bleu de la jupe, de l'éclat du palissandre, du rose vif des abat-jour impose son audace heureuse aux promeneurs les plus récalcitrants à ce mode d'attirance suggestive.

L'excellent *Léon Noël*, de l'Ambigu, de la Porte-Saint-Martin et de tous les théâtres du boulevard — excellent par définition et aussi par la souplesse d'un talent dont le souvenir restera intimement lié a l'histoire du théâtre contemporain — a été saisi par M. Eugène Chaperon dans son ambiance bibelotière, dans ce petit musée d'accessoires qui anime l'intimité de chaque comédien. Il y a là des bustes, des tableaux, de menus objets naïvement rendus comme ils sont naïvement présentés en un pêle-mêle réjouissant ; il y a aussi et surtout l'expressive physionomie de Léon Noël mise en pleine valeur par l'audacieux voisinage d'une robe de chambre du ton le plus vif.



Les Danseuses, par MAC-CAMERON.

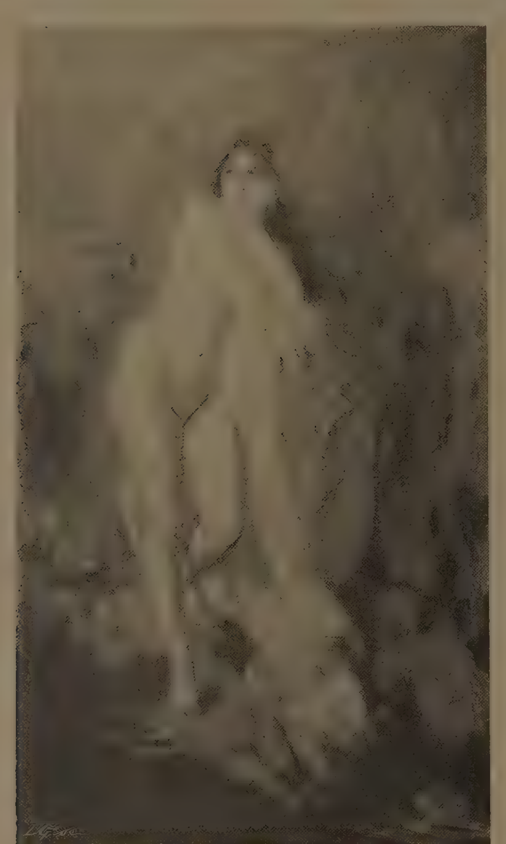
M. Patricot, le graveur célèbre, qui ne dédaigne pas d'être aussi un de nos consciencieux portraitistes à l'exemple de Bracquemont et de Lepère, expose une très curieuse effigie de M. *Gaston Deschamps ;* le critique littéraire du *Temps* est traité en grisaille, mais dans cette grisaille gris-perle où se complaît le dilettantisme du peintre. Des reflets roses glissent sur le front finement modelé, dessinent les ailes du nez et la courbure des lèvres ; la redingote, le gilet baignent dans la même atmosphère un peu crayeuse, un peu laiteuse, au demeurant tout à fait originale. Voilà pour le décor. Quant à la physionomie, elle est expressivement rendue avec des accents discrets d'une amusante joliesse.

Deux portraits d'homme, le comte *Léon Tolstoï*, de M. Schaeken, figure si popularisée par le pinceau ou le ciseau, qu'il est extrêmement méritoire d'en donner une nouvelle épreuve qui ne soit ni banale, ni indifférente, et la fine effigie de *M. Henri Bouchot*, par M. Jacquet, complètent la série artistique. Sans autre transition, revenons aux « sujets ». L'envoi du président de la Société des Artistes français, M. Tony Robert-Fleury, mérite une mention à part. Rompant avec la tradition classique et les poncifs de la peinture d'histoire dont il semblait qu'un long atavisme ne lui permettrait jamais de se dégager, le Grand-Maître du Grand-Palais s'est épris tout à coup d'un art plus humain et plus vrai ; il s'attaque maintenant au répertoire inépuisable des intimités ; il note les gestes psychologiques ou simplement les attitudes coutumières des travailleurs, des humbles, pour les traduire dans une langue picturale d'une énergique sobriété.

Le modèle de cette année est une étude de nu, une ouvrière ou une petite bonne découverte jusqu'à la ceinture et qui s'étire avant de faire sa toilette matinale dans la chambre étroite où se combattent les premières clartés de l'aube et les reflets vacillants d'une lumière masquée aux spectateurs par la disposition du tableau.



La petite Danseuse, par J.-M. LOPEZ-MEZQUITA.



Velléda, par Y.-E. MULLER.

Encore quelques académies qu'il convient de noter au passage : la fillette au crépuscule — et aux cheveux d'or — de M. Paul Chabas, se baignant dans un lac aux cercles concentriques de moires tremblantes — l'enfance de Peau-d'Ane — l'*Évocation païenne*, de M. Raphaël Colin, les athlétiques discoboles de Mme Dufau, qui se rattachent directement à l'école de Fontainebleau et aux anatomies soufflées du Rosso. Un des plus distingués élèves de Gérôme, M. Réalier-Dumas, fait ressurgir le curieux ensemble et les intéressants détails du *Théâtre grec de Taormine*. M. Demarest interprète avec un réalisme adroitement idéalisé l'inépuisable donnée du *Retour de l'Enfant prodigue* : la composition mériterait d'être popularisée par la gravure. M. Sézille des Essarts, dont on se rappelle le poétique *Cendrillon*, expose une élégante *Bethsabée*. Pas de Salon complet, de Salon intégral sans une *Mort de la Cigale*, vignette de romance ou tableau de mélodrame. M. Numa Gillet s'est dévoué cette année, et il faut lui savoir gré de son sacrifice. Mais pourquoi sa Cigale, raidie par le froid, est-elle si cadavérique qu'on dirait un macchabée en attente d'autopsie légale ?



Les Samouraï, par GAUTHEREAU.

La *Velléda*, de M. Muller est vivante, mais dans les affres de l'agonie morale. Le peintre a dramatiquement commenté le passage de l'épisode romanesque où Chateaubriand nous apprend en style pompeux que la fille de Sigensac *(sic)* ne pouvait se guérir de son fatal amour et que « dans l'égarement de son esprit, elle restait de longues heures appuyée contre un rocher, à regarder la forteresse. » Le modèle de M. Muller, nu comme le roc auquel il s'appuie, se détache sur la ligne fuyante des collines.

Quelques sujets historiques sont ingénieusement traités. Mme Marguerite Godin a fait tenir dans le cadre étroit d'un tableau de chevalet la tragique anecdote de la *Violation du tombeau de*



Le petit Chaperon Rouge, par ROBAUDI.



Mimi Pinson.
Portrait de *Mlle Rolle*, du Théâtre Déjazet par Mlle J. BOUCHET-DEDIEU.

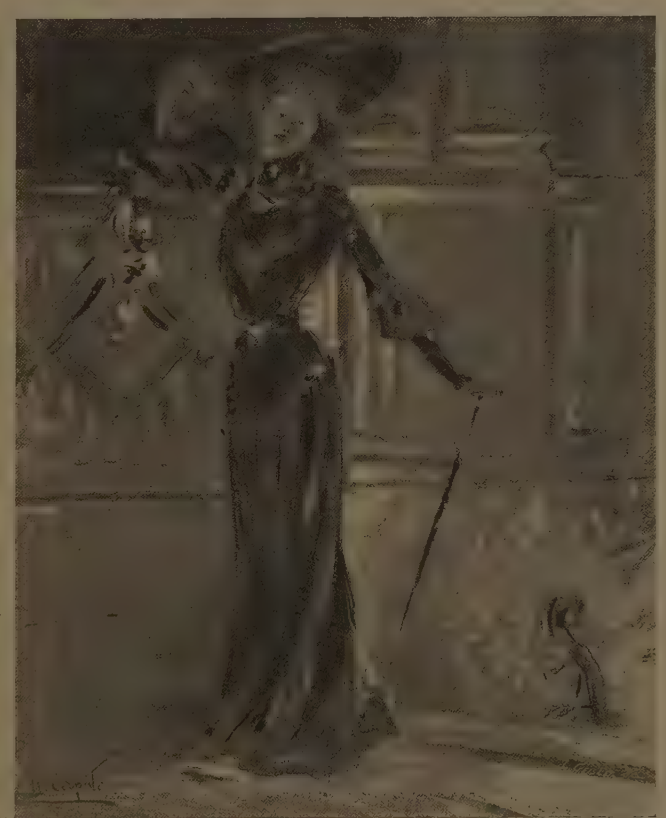


Pendant la Répétition, par Ulysse CAPUTO.

Charlemagne; feu Charles Michel a représenté une *Jeanne d'Arc dans sa prison*, dont la chevelure aile de corbeau correspond à la donnée historique d'une « bonne Lorraine » brune et une vision de Sainte-Thérèse correctement classique. Un peintre belge, M. Auguste Levêque, expose un *Charles-Quint à Saint-Just*, bien documenté, et une autre composition qui porte cette épigraphe : *Vivisection psychique pour une Lucrèce Borgia*. La terrible sœur du terrible César y apparaît avec un soulignement des traits assez caractéristique qui ne tombe cependant pas dans la charge et dont l'authenticité, si elle est prouvée, ajoute une pièce intéressante au dossier de l'énigmatique patricienne.

Farandole, par BRÉAUTÉ.

M. Edouard Fournier a composé pour le Musée Victor-Hugo de la place des Vosges (commande de la Ville de Paris), un commentaire original et intéressant de la scène capitale du dernier acte d'*Hernani*. Au clair de lune, dans les jardins que limite la toile de fond de pâles architectures, l'épousée du bandit lève le poignard sur don Ruy Gomez pendant qu'Hernani, en pourpoint de velours noir, découpe sa silhouette élégante et romantique. M. Wagrez chiffonne avec son habituelle virtuosité les brocards somptueux, les velours ciselés, les draps d'or, dans la scène de grand opéra qu'il intitule : *Catherine Cornaro, reine de Chypre, ayant fait don de ses Etats à la République de Venise, remet sa couronne à l'ambassadeur-amiral.* La légende de *La Fille du Roi d'Ys* a inspiré à M. Brunet une grande page également décorative. On y voit Gradlon écoutant les voix qui lui crient : « Si tu ne veux périr, abandonne ton démon d'enfant ! » jeter Dahut à l'abîme pendant que le flot submerge la cité.



Croquis de Ulysse CAPUTO, pour son tableau *Pendant la Répétition*.



Joueur de Guitare, par ZWILLER.



Le Lion amoureux, par COURSELLES-DUMONT.

Pêle-mêle, un *Mazeppa* de M. Brunet-Houard conforme aux récits légendaires; une *Chanson de Roland*, de M. Bussière, où le héros tient tête aux Sarrasins sous la protection d'un archange à l'épée flamboyante; un *Erasme à Bâle*, de M. Cogen. Je citerai à part, en raison de sa réelle valeur et de son originalité fantaisiste, une fantaisie de M. Courselles-Dumont assez imprévue comme exécution sinon comme sujet : le *Lion amoureux*. Le peintre de cet élégant tableautin, dont le décor rappelle celui des toiles de Boilly, n'a pas craint de coucher dans un lit Louis XV, au baldaquin de grandes soies à ramages, un lion au naturel, un lion de ménagerie, à la crinière ébouriffée, dont un petit amour rogne les griffes pendant que l'hôtesse procède à sa toilette de coucher. Ce lion est un peu meublant dans une chambre si bien meublée !

Musiciens ambulants chez un Sultan, par ERNST.

Les costumiers de théâtre, les arrangeurs de scènes et les manieurs d'étoffes sont venus en nombre au rendez-vous annuel. Ce sont les interprètes aimables des fabliaux ou des légendes et aussi les évocateurs des héroïnes du drame, de la comédie ou de la fantaisie lyrique. Voici une *Cordélia* de Mlle Sonrel, une *Griselde* de M. Joy, un *Petit Chaperon rouge* tout à fait appétissant, de M. Robaudi. M. Saccagi a transporté la donnée féerique du *Prince charmant* dans le décor réaliste d'une cour de ferme. Sa rustique Cendrillon feuillette un album d'enluminures sur l'herbe, à quelques pas de la citrouille dont sa marraine fera un si beau carrosse tout luisant d'or ; et pendant qu'elle rêve, le prince charmant murmure à son oreille une très galante déclaration. M. Tapissier a traité un sujet de même genre dans le petit panneau pour les Gobelins intitulé : *Une histoire d'autrefois*. Derrière la bonne vieille qui raconte à un auditoire juvénile comment le Roi épousa la bergère, on voit dans une frise allégorique la bergère couronnée par le Roi sous l'œil attendri des bonnes fées.

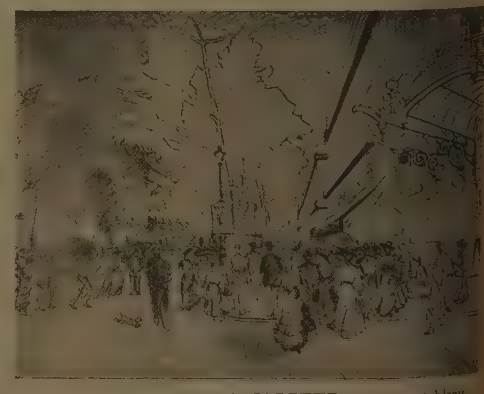
Les Joies du Foyer, tableau de MESPLÈS.

La *Mignon* rêveuse de M. Delobre, d'un type caractérisé et d'une souple exécution, la *Graziella* de M. Guillon, de grâce très lamartinienne, la *Madelon* à chapeau fleuri de M. Nicolet, la *Mimi Pinson* de Mlle Jeanne Bouchet-Dedieu, composent un quatuor pittoresque. M. de Paredes a été séduit par la beauté aristocratique, le charme fin du grand siècle, avec des joliesses et de voluptueux accents de lendemain de Régence, de la fastueuse favorite que fut la *Duchesse de Châteauroux*. Il faudrait encore mentionner les musiciennes antiques, à la façon d'Alma-Tadema, groupées par M. Vasarri dans un atrium de villa patricienne, jeune vénitienne à la guitare, de M. Weisz, la *Ceinture dorée* de Mme Toudouze, le *Chérubin* de M. Castiglione empêtré dans une aventure de Gil-Blas, les figurines dix-huitième siècle de la *Soupière cassée* de M. Toussaint, et du *Guet* de M. Massin, la dramatique *Carmagnole* de M. Cot, le *Pierrot embarrassé* de M. Bellet, hésitant entre la brune et la blonde. Toutes ces fantaisies composeraient un élégant album de vignettes auquel il convient d'ajouter les cardinaux anecdotiques de M. Brispot qui a repris l'héritage de Vibert avec quelque rossissement caricatural.

La course de taureaux reste une spécialité très exploitée par les peintres de genre. A signaler la composition tumultueuse où M. Atalaya montre un toréador éventré par un taureau furieux, tandis qu'un autre vengeur de la race, échappé aux belluaires, se précipite dans les galeries. M. Ladureau nous montre le quadrille classique, M. Diffre, la victime lardée de banderilles *Entre Darreras*, M. Gœnstein, un picador debout. Comme pendant à ce petit musée du sport tauromachique, la traditionnelle galerie des danseuses à oripeaux fantaisistes, *Danse Gitane à Séville*, de Mlle Cameron; bohémienne aux pigeons de M. Innocenti, et l'aimable petite danseuse espagnole de M. Lopez Mezquita qui esquisse un pas de caractère sur le sable d'une allée de parc devant un groupe de parents ou d'amis. Quelques notations orientales : M. Ernst réunit



Un coin du Vaudeville, par CARETTE.



Première esquisse de CARETTE, pour son tableau, *Un coin du Vaudeville.*



Jeune femme au Piano, par L. PRAT.

chez un sultan hospitalier et morose un lot de musiciens ambulants qui s'efforcent à distraire Sa Hautesse, et il y a là un heureux prétexte à jeux de lumière chatoyante sous de sveltes architectures. M. Coessin de la Fosse, très occupé par « les Jaunes » qu'il représente envahissant la Gaule en 452, avec Attila, évoque d'autre part une moins terrifiante *Geisha*, tireuse d'arc, épanouie à sa fenêtre, dans l'encadrement de laque rouge, comme une fleur de soie et de chair savoureuse. Les *Samouraï*, de M. Gauthereau, casqués, bardés de fer, campés sur leurs grands chevaux de bataille, sont plus rébarbatifs. Notez cependant qu'on a empaillé les coursiers et que ces guerriers redoutables sont des mannequins de musée.



Une Passionnée de Gœthe, par Mlle LANDREE

M. Bréauté reste le peintre des réunions mondaines où l'on valse avec ferveur sur des motifs passionnés, où la danse n'est qu'une sorte de flirt musical. Sa *Farandole* entraîne dans le même tourbillon des habits rouges, des robes de mousseline, des couples languissants ou pâmés : un scherzo de symphonie voluptueuse. Du même artiste, les jolies taches lumineuses d'un *Essayage* non moins mondain. M. Ulysse Caputo nous conduit dans un théâtre de genre, pendant la répétition; deux femmes sont en scène, l'une assise en corsage blanc, l'autre debout en robe noire, devant la rampe à moitié baissée ; un masque d'homme, auteur ou régisseur, sort d'une baignoire. L'observation est juste et rendue avec finesse.



Graziella, par GUILLON.

Pourquoi, comme ce soir, n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?
(LAMARTINE, *les Confidences*.)

M. Mesplès, un des plus vibrants humoristes de ce Salon où l'humour semble d'ailleurs tenu en piètre estime, expose deux vignettes délicieuses : une *Loge comble*, souvenir du carnaval, réunit une demi-douzaine de bacchantes très modernistes, coiffées de raisins, de pampres, de glycines, de larges chrysanthèmes, dans l'atmosphère surchauffée d'une salle de Mardi-Gras. Quant aux *Joies du foyer*, elles nous montrent un lot de « ventres dorés », gros barons de la finance ou parlementaires notables effondrés sur les banquettes du foyer de la danse, tandis que les petites ballerines font leurs exercices d'assouplissement, les mains à la barre, le reste exhibé au public dans la pudique blancheur des mousselines. De Mlle d'Hazon, une fantaisie d'un autre genre spirituellement traité : *Roméo et Juliette*, entre ciel et terre ; deux chats de gouttière soupirant au clair de lune sur le bord d'une fenêtre. De M. Carette, le panorama bien compris d'un des coins les plus parisiens du Nouveau-Paris : le *Boulevard des Capucines, coin du Vaudeville*, en fin de journée d'automne, sous un ciel rougeâtre qui annonce l'approche du mauvais temps et la reprise imminente de la saison théâtrale.

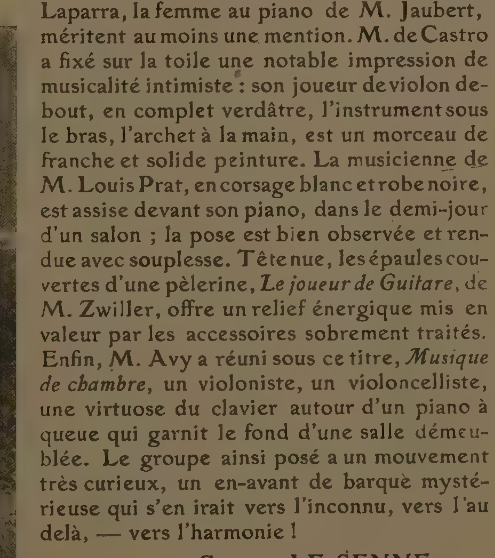


L'Essayage, par BRÉAUTE.



Esquisse de GUILLON, pour son tableau *Graziella*.

Çà et là de curieuses notations : *La Gaîté-Montparnasse*, de M. Georges Leroux, le *Public enfantin* de M. Geoffroy, *La Fête du Lion de Belfort*, de M. Furt. Mlle Landrée détache sur un fond de verdure sa *Passionnée de Gœthe*, une blonde liseuse, en robe lilas, gracile et fervente. Le *Scherzo de Beethoven*, de M. Philbrock, l'*Intermezzo*, de M. Wiesner, le *Joueur d'orgue ambulant*, de M. Jacquier, la fillette au tambourin de M. Paul Hœllez, la petite violoniste portraiturée par M. Moreau-Deschanvres dans un groupe familial, les concertistes amateurs de Gailhac, réunis dans un atelier, la chanteuse de M. Meldrum poussant un énergique *contre-fa*, le violoniste debout de M. William Laparra, la femme au piano de M. Jaubert, méritent au moins une mention. M. de Castro a fixé sur la toile une notable impression de musicalité intimiste : son joueur de violon debout, en complet verdâtre, l'instrument sous le bras, l'archet à la main, est un morceau de franche et solide peinture. La musicienne de M. Louis Prat, en corsage blanc et robe noire, est assise devant son piano, dans le demi-jour d'un salon ; la pose est bien observée et rendue avec souplesse. Tête nue, les épaules couvertes d'une pèlerine, *Le joueur de Guitare*, de M. Zwiller, offre un relief énergique mis en valeur par les accessoires sobrement traités. Enfin, M. Avy a réuni sous ce titre, *Musique de chambre*, un violoniste, un violoncelliste, une virtuose du clavier autour d'un piano à queue qui garnit le fond d'une salle démeublée. Le groupe ainsi posé a un mouvement très curieux, un en-avant de barque mystérieuse qui s'en irait vers l'inconnu, vers l'au delà, — vers l'harmonie !



CAMILLE LE SENNE.





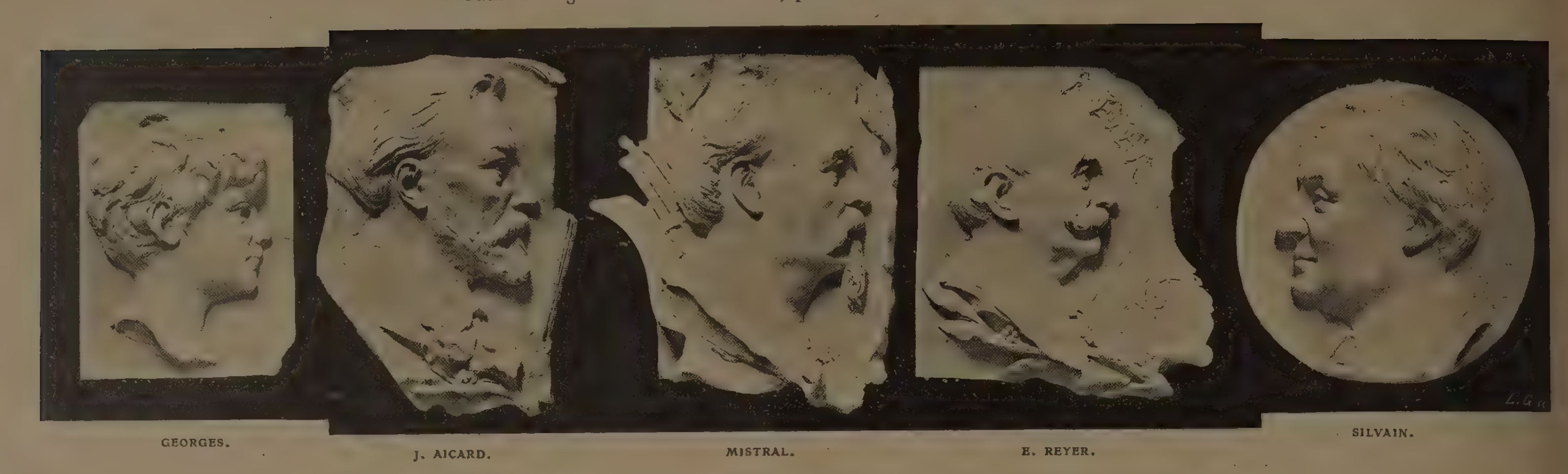
Le Violoniste, par P. DE CASTRO.





Dessin de GEORGES LEROUX, pour *La Gaîté-Montparnasse*.

Médaillons grès blanc et coloré, par M. Louis MAUBERT.



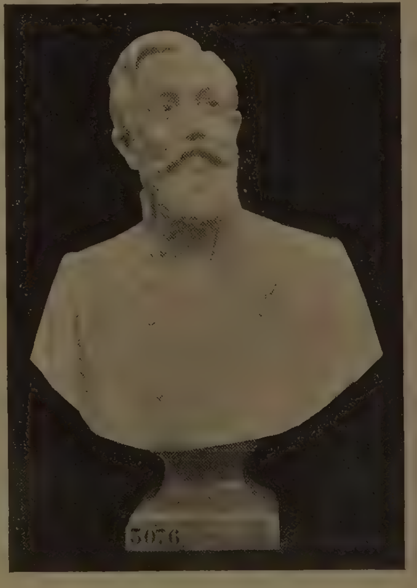
GEORGES. J. AICARD. MISTRAL. E. REYER. SILVAIN.

La Sculpture, les Dessins, la Gravure



J.-B. Molière, buste marbre par Mlle Ida MATTON.

Dans le tournant de la société moderne, le rôle du critique d'art me semble devoir subir une profonde modification. N'avez-vous jamais, en sortant d'un « Salon », pensé avec un étonnement affligé à la façon dont la postérité révise la renommée d'artistes que leurs contemporains avaient sacrés célèbres. Combien de noms qui, après avoir été acclamés un moment, sont ensevelis maintenant dans les caves obscures de nos mémoires ! Tel qui fut le héros d'un « Salon » il y a cinquante ans, est à peine connu aujourd'hui de quatre personnes. Relisez, je vous prie, quelques-uns des Salons de Diderot ; à grand renfort d'éloquence il y proclame supérieurs des hommes qui vous sont parfaitement inconnus, tandis que ceux qu'il jugeait médiocres ont les honneurs de la cimaise, au Louvre. Je ne parle pas de Millet, de Delacroix, etc..., pour qui on n'avait pas assez d'injures de leur vivant et dont on se dispute actuellement les œuvres à coup de bank-notes. Vous comprendrez que devant cette mobilité de notre opinion en art, devant ce pur caprice qui semble la diriger et en faire une dépendance de la mode, vous comprendrez que le critique de l'heure présente doit être rempli de modestie et avoir peu d'ambition. Il peut, en se plaçant au point de vue du goût, s'appliquer à défendre les principes dans lesquels l'art a eu et aura toujours ses règles essentielles, parce que c'est la nature même des choses qui les a engendrés ; il peut avertir le public que son engouement, parfois, n'est pas très raisonné ou prévenir de jeunes artistes qui, ne connaissant pas encore le prix du temps parce qu'ils en sont trop riches, le perdent bien souvent dans des recherches vagues qui les troublent et les découragent ; mais il doit avant tout éviter de pontifier, de dogmatiser en pion, de morigéner et surtout de bâtir des théories. Est-ce que les esthéticiens ont jamais fait progresser l'art ! Un art nouveau n'est jamais sorti tout casqué de leurs encriers et pourtant ils furent légion, plus nombreux que les sables des mers. Que le critique se contente donc d'observer impartialement les différentes manifestations de l'art de son époque en essayant de comprendre les tendances générales, les aspirations profondes et les idées maîtresses d'une génération, pour diriger dans cet esprit l'éducation des jeunes artistes. Or, on ne peut nier que depuis une cinquantaine d'années, c'est dans la vie contemporaine, dans la vie ordinaire que les artistes vont de plus en plus chercher leurs motifs ; un indicible instinct attache le peintre aux épisodes de la vie, il cherche ce qui fait mouvoir en nous la fibre humaine, il a l'amour de la vie vivante, cherche comme l'a dit Gœthe « à trouver dans la réalité la source de toute poésie. » A cela de braves gens lèvent les yeux au ciel et s'écrient, les yeux mouillés : « Mais l'Art français n'existe plus ! Où est notre École nationale? L'Art se meurt ! »



M. Henri Lavedan, buste marbre,

par Ernest DUBOIS.

Petite Chanteuse des rues, statue plâtre, par Mlle Elise PIONNET.



LES "NOCES DE PSYCHÉ"

Carton de Tapisserie exécuté par M. GORGUET, pour la Manufacture des Gobelins.

Comme si l'Art pouvait mourir! Il se transforme voilà tout ; il a des évolutions comme les saisons ; il a des longs silences après lesquels il nous étonne et nous réjouit par des floraisons nouvelles. L'actuelle floraison est d'humanité saine et drue. A la suite des peintres voici que les sculpteurs, aux Artistes français, se mettent de la partie et redressent de plus en plus le pauvre Jacques Bonhomme sur sa houe. Certains statuaires commencent à voir que l'élan direct des éléments possède un langage fort éloquent, que sur les talons de la Poésie, l'Art peut entrer dans la boutique ou le laboratoire, la chambre ou la rue, le champ ou l'usine et y chercher le sens intime des choses, la noblesse intérieure qui se révèle sous les multiples aspects de la vie populaire, à qui veut bien regarder et à qui veut surtout la rendre sans vain éclat. Je crois que la Société d'à côté est pour quelque chose en ce mouvement, et les Constantin Meunier, les Bartholomé et les Carrière ont bien fait de battre le briquet et d'allumer la lampe. Qu'elle ne s'éteigne pas de longtemps, grands dieux! On a crié que l'Art, qu'on appelait *religieux*, était mort, mais cet art nouveau fait de pitié et de bonté, cette représentation émue et attendrie de la vie qui manifeste la beauté des formes les plus humbles comme Jésus pressait sur son cœur les lépreux et les paralysés, c'est bien celui-là, pour moi, le véritable *Art religieux*.

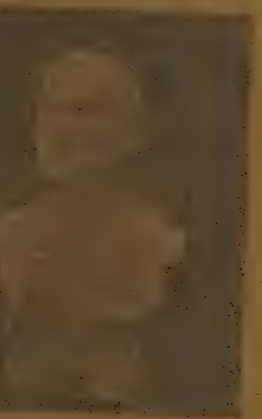


Bacchante, buste marbre, par LIÉGAULT.



Monsigny, statue bronze par Louis NOËL.

Dans le hall du Grand-Palais que d'œuvres qui procèdent de ce nouvel esprit d'obser-[illegible]tion..... cordiale et, chose bien étrange, œuvres d'artistes qui, comme le fameux Sicambre, [illegible]rûlent ce qu'ils ont adoré, c'est-à-dire tous ces dogmes exclusifs qu'ils avaient sucés avec le [illegible]t de Minerve même à la *nursery* de la Villa Médicis. Y aurait-il décidément quelque chose de changé ?



[illegible]e, buste plâtre, par C.-A. THOMSEN.

M. Ch. Jacquot demande les inspirations au grand Millet. Sa figure, le *Soir*, est d'une simplicité et d'un charme d'intimité tout à fait pénétrant. Une jeune paysanne renoue sa chevelure avant de quitter le champ où elle a accompli son labeur opiniâtre; sa beauté robuste et élégante se dresse dans la poudre d'or du soir et de son inconscience, son geste prend encore plus de noblesse. On pourrait rapprocher de cette statue celle de M. Vincent, un *Vieux Berger*, enveloppé dans un lourd manteau de laine, qui rêve à la lune comme le Balthazar de Daudet. Il y a là une grande impression de mélancolie. J'aime beaucoup les *Bardeurs de Fer*, de M. Bouchard, ainsi que son *Faucheur*. On y sent une recherche ardente à concilier l'expression intime avec le type simplifié, ce qui n'empêche pas que sous le vêtement grossier du faucheur la forme est rendue sans aucun escamotage. *L'Eternelle Victime*, de M. Cordonnier, est une très belle œuvre austère et contenue : Pauvres gens déformés par le [illegible] [illegible]ciés par la fatigue, des êtres sérieux, robustes, pesants et gauches mais fiers dans [illegible] et solennels jusqu'à l'héroïque ! Voilà encore un groupe remarquable de M. David, [illegible] une œuvre de délicatesse, de force concentrée ; la beauté touchante et meurtrie [illegible] femme est là sobrement exprimée, et quelle étreinte suave que celle de ces mains fines : [illegible]antes, détachées de tout désir matériel. M. David est un jeune, mais je lui répéterai le vers de Malherbe :

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.



Musique profane, par ALLOUARD.

M. Mengue chante aussi l'épopée du paysan, et les deux bûcherons marchant pas à pas sous la ramée qui les couvre forment une assez belle silhouette. Il y avait une belle chose à faire avec les *Derniers Jours*, de M. Nivet : une vieille au visage ravagé qui se traîne sur le pas de sa porte pour essayer de respirer une dernière fois l'air natal ; malheureusement l'artiste ignore encore les tendresses exquises de l'exécution, ses souplesses et ses pudeurs même, enfin ! il sent le côté émouvant des choses, ce qui n'est pas banal. Dans le même ordre d'idées, que d'œuvres à citer ! La *Faim* de M. Roger Bloche, une femme serrant son petit sur son sein tari. *Ceux qui restent*, de M. Marquet, où l'insouciance de l'enfant est habilement rapprochée de l'angoisse de l'homme. *Nos Aïeules*, de M. Desca, d'une jolie observation attendrie, la *Tendresse Humaine* de



[illegible] haut-relief en plâtre, par ALBERT ROSE.



"NOCES [illegible]



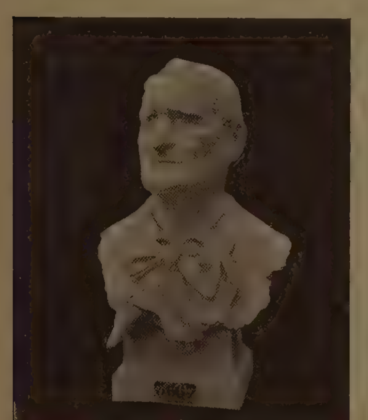
Bacchante, buste marbre, par LIÉGAULT.

Comme si l'Art pouvait mourir! Il se transforme voilà tout ; il a des évolutions comme les saisons ; il a des longs silences après lesquels il nous étonne et nous réjouit par des floraisons nouvelles. L'actuelle floraison est d'humanité saine et drue. A la suite des peintres voici que les sculpteurs, aux Artistes français, se mettent de la partie et redressent de plus en plus le pauvre Jacques Bonhomme sur sa houe. Certains statuaires commencent à voir que l'élan direct des éléments possède un langage fort éloquent, que sur les talons de la Poésie, l'Art peut entrer dans la boutique ou le laboratoire, la chambre ou la rue, le champ ou l'usine et y chercher le sens intime des choses, la noblesse intérieure qui se révèle sous les multiples aspects de la vie populaire, à qui veut bien regarder et à qui veut surtout la rendre sans vain éclat. Je crois que la Société d'à côté est pour quelque chose en ce mouvement, et les Constantin Meunier, les Bartholomé et les Carrière ont bien fait de battre le briquet et d'allumer la lampe. Qu'elle ne s'éteigne pas de longtemps, grands dieux! On a crié que l'Art, qu'on appelait *religieux*, était mort, mais cet art nouveau fait de pitié et de bonté, cette représentation émue et attendrie de la vie qui manifeste la beauté des formes les plus humbles comme Jésus pressait sur son cœur les lépreux et les paralysés, c'est bien celui-là, pour moi, le véritable *Art religieux*.



Monsigny, statue bronze par Louis NOËL.

Dans le hall du Grand-Palais que d'œuvres qui procèdent de ce nouvel esprit d'observation..... cordiale et, chose bien étrange, œuvres d'artistes qui, comme le fameux Sicambre, brûlent ce qu'ils ont adoré, c'est-à-dire tous ces dogmes exclusifs qu'ils avaient sucés avec le lait de Minerve même à la *nursery* de la Villa Médicis. Y aurait-il décidément quelque chose de changé?



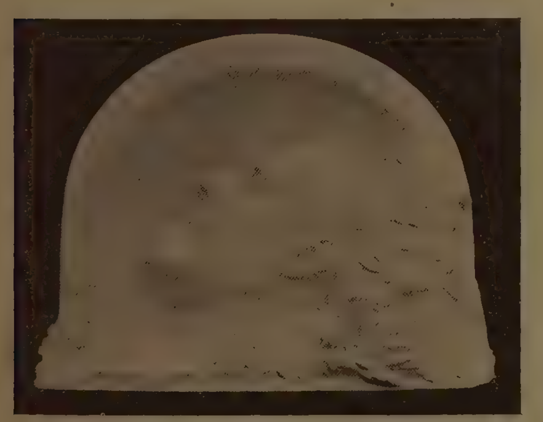
Clodoche, buste plâtre, par C.-A. THOMSEN.

M. Ch. Jacquot demande les inspirations au grand Millet. Sa figure, le *Soir*, est d'une simplicité et d'un charme d'intimité tout à fait pénétrant. Une jeune paysanne renoue sa chevelure avant de quitter le champ où elle a accompli son labeur opiniâtre; sa beauté robuste et élégante se dresse dans la poudre d'or du soir et de son inconscience, son geste prend encore plus de noblesse. On pourrait rapprocher de cette statue celle de M. Vincent, un *Vieux Berger*, enveloppé dans un lourd manteau de laine, qui rêve à la lune comme le Balthazar de Daudet. Il y a là une grande impression de mélancolie. J'aime beaucoup les *Bardeurs de Fer*, de M. Bouchard, ainsi que son *Faucheur*. On y sent une recherche ardente à concilier l'expression intime avec le type simplifié, ce qui n'empêche pas que sous le vêtement grossier du faucheur la forme est rendue sans aucun escamotage. L'*Eternelle Victime*, de M. Cordonnier, est une très belle œuvre austère et contenue : Pauvres gens déformés par le travail, disgraciés par la fatigue, des êtres sérieux, robustes, pesants et gauches mais fiers dans leur rudesse et solennels jusqu'à l'héroïque! Voilà encore un groupe remarquable de M. David, *Consolation*, une œuvre de délicatesse, de force concentrée ; la beauté touchante et meurtrie de la femme est là sobrement exprimée, et quelle étreinte suave que celle de ces mains fines : caressantes, détachées de tout désir matériel. M. David est un jeune, mais je lui répéterai le vers de Malherbe :



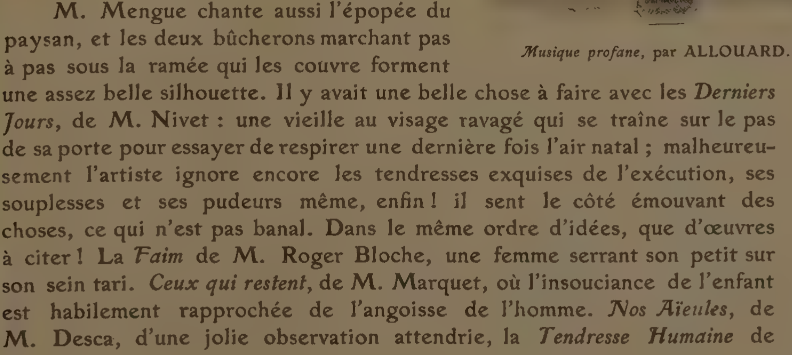
Musique profane, par ALLOUARD.

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

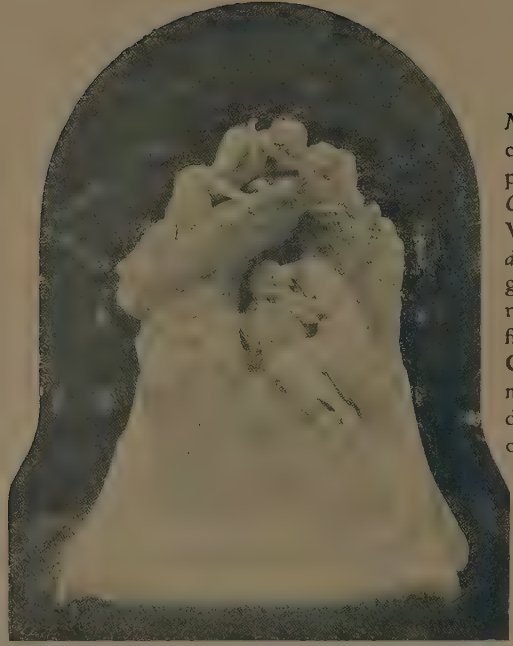


Jules Verne, haut-relief en plâtre, par ALBERT ROSE.

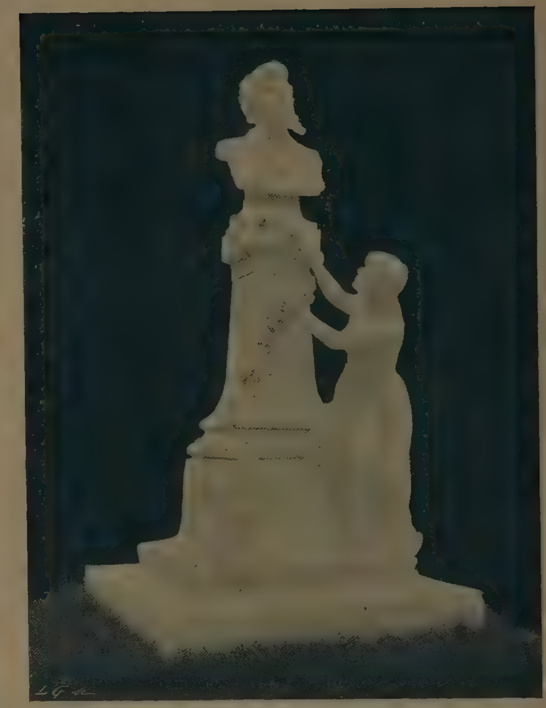
M. Mengue chante aussi l'épopée du paysan, et les deux bûcherons marchant pas à pas sous la ramée qui les couvre forment



une assez belle silhouette. Il y avait une belle chose à faire avec les *Derniers Jours*, de M. Nivet : une vieille au visage ravagé qui se traîne sur le pas de sa porte pour essayer de respirer une dernière fois l'air natal ; malheureusement l'artiste ignore encore les tendresses exquises de l'exécution, ses souplesses et ses pudeurs même, enfin! il sent le côté émouvant des choses, ce qui n'est pas banal. Dans le même ordre d'idées, que d'œuvres à citer! La *Faim* de M. Roger Bloche, une femme serrant son petit sur son sein tari. *Ceux qui restent*, de M. Marquet, où l'insouciance de l'enfant est habilement rapprochée de l'angoisse de l'homme. *Nos Aïeules*, de M. Desca, d'une jolie observation attendrie, la *Tendresse Humaine* de



Byblis pleure, fontaine par J.-M. CAMUS.



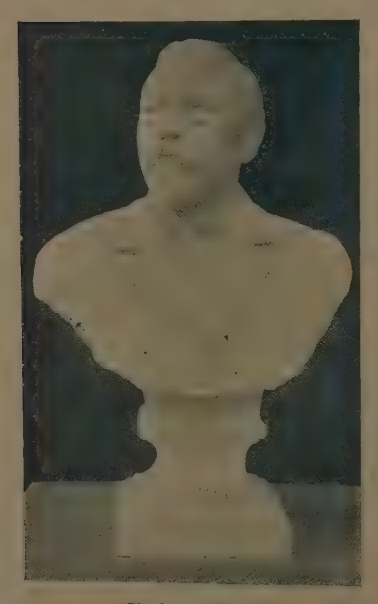
Monument de Pailleron, par BERNSTAMM.

M. Vital Cornu où la fonte à cire perdue a respecté le coup de pouce du sculpteur. *Après la Communion*, de M. Domeneck y Vicente, un espagnol, la *Veuve d'Audierne*, de M. Quillivit, singulièrement expressive par la résignation de ses yeux, la petite fille sur une tombe de M. Robert-Champigny et de M. Roch la mère qui brise un pain pour ses deux fillettes se dressant à ses côtés dans leur grâce sincère. La tête de la femme est grave et point distraite, elle fait bien ce qu'elle fait. Que ce que le public appelle le sujet est peu de chose! C'est peu de chose que de rompre un pain. Mais sur les admirables bas-reliefs grecs, qu'y a-t-il donc de plus souvent? Une femme qui souffle le feu d'un trépied, un homme qui mène un bœuf au sacrifice, un enfant qui joue avec une chèvre. N'importe quoi. Tout sujet peut être élevé à la hauteur solennelle de la poésie par la seule vertu de l'artiste, s'il y met une conviction irrécusable, je ne sais quel élément universel, par quoi sa création se rattache à ce qui est beau et vrai.

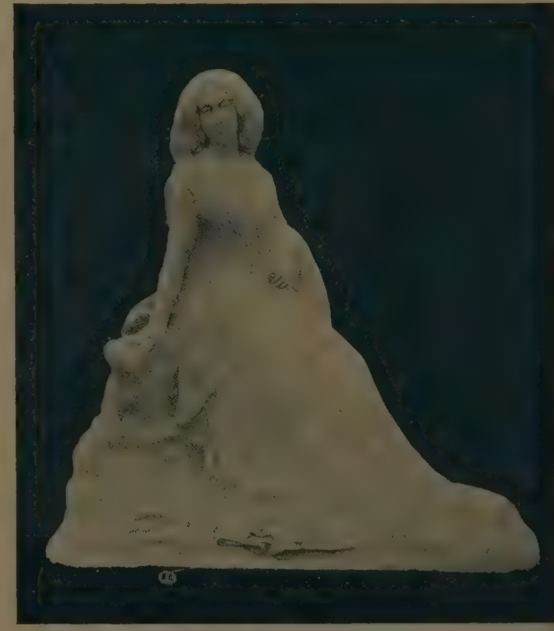


M. Ibos (de l'Opéra), par FRÉDÉRIC TOURTE.
(Offert à M. Ibos par les Abonnés de l'Opéra de Madrid).

Parmi les sculpteurs de nu et de style je nomme en première ligne M. Ségoffin qui obtient un légitime succès avec la *Danse Sacrée*, destinée au jardin de l'Elysée ; mouvement rythmique, jet de draperie bien trouvé et originalité un peu précieuse et sévère d'exécution qui ajoute au charme que l'artiste a su répandre sur son œuvre. En pendant, M. Allouard nous montre, avec sa *Musique Profane*, un bel ensemble décoratif, bien balancé, où la recherche de la distinction n'exclut pas le caractère. Je citerai ensuite de M. Sudre un très beau marbre, *Héléna* ; de M. Levasseur une *Nymphe à la Source* dont le charme doux est réconfortant à voir; de M. Vermare le *Rhône et la Saône*, d'un mouvement et d'une facture extraordinaires; de Mme Coutan-Montorgueil une *Fortune* destinée au parc de Choisy-le-Roi, d'une très grande mélodie de contours, une femme moderne poétisée au souvenir de la Renaissance, le modelé du dos est particulièrement d'une grâce très pénétrante ; de M. Lardie une Cérès moderne, *Messidor*, dont le faire large procède des Coustou. La poitrine et le torse d'une jeunesse adorable sont modelés avec toute l'ampleur qu'exigent des maternités innombrables et le visage respire comme une sorte de candeur agreste très en situation. Voici de M. Camus, *Byblis pleure*, et de M. Couteilhas le *Baiser à la Source*, deux œuvres d'un charme très pur et d'une grâce décidée qui semblent s'éclairer des derniers rayons de cette antiquité sereine et forte qu'on devrait toujours passionnément interroger. Dans la note théâtrale nous trouvons le *Monument* très pittoresque de Planquette par M. Legastelois et celui d'*Ed. Pailleron*, par M. Bernstamm, qui fera dans le parc Monceau une jolie silhouette élégante et riche. Dans la jeune fille on retrouve les traits de Jeanne Samary, au rire clair, qui



M. Gustave Kahn,
buste plâtre, par Mme CLOVIS HUGUES.



George Sand, statue par F. SICARD.



M. Anatole France, buste plâtre, par BONY-DE-LAVERGNE.



Portrait de Mme M..., buste plâtre, par YSSIM.

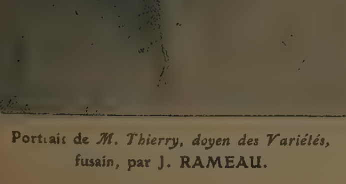
créa Suzanne de Villiers. Voici les bustes d'*Henri Lavedan*, par M. Ernest Dubois, et celui très expressif de *Gustave Kahn*, le critique averti, le fin littérateur dont les lecteurs de cette *Revue* ont souvent l'occasion d'apprécier le talent; il est signé Hugues-Royannez. De M. Bony-de-Lavergne voici ce grec, cet attique, ce fils de Lucien et de Platon qui est *Anatole France*. La finesse fuse à travers les paupières et sur tout le visage il y a quelque chose de moëlleux, de rêveur et d'un peu fluide qui est la caractéristique du talent de France. Nous avons aussi le buste d'*Emile Faguet*, par M. Pecau et une statue de Théodore Rivière, la *Tragédie*, reproduit les traits de Mme Segond-Weber au milieu d'une originalité pittoresque de draperie tout à fait extraordinaire. J'ai remarqué en passant une jolie figurine de Georges Lemaire, *Immortalité*, où l'on voit réunis le lapis, l'agate, le jaspe et l'or. Le lapis si difficile à travailler, et qu'on ne peut tailler qu'à la poudre de diamant!

Un intéressant buste plâtre, *Portrait de Mme Meurlot*, signé Yssim: tête de femme penchée, coiffée en bandeaux longs, traitée avec beaucoup de grâce et de délicatesse. Yssim est un pseudonyme qui dissimule la personnalité de la marquise de Morny, très élégante mondaine, mais aussi parfaite artiste, sculpteur de grand talent (excellente élève de Jean Carlus), dont les envois au Salon — un buste de *Suzanne Derval*, notamment — furent toujours remarqués.



Portrait de *M. Coquelin*, fusain, par BOETZEL.

Je finirai cette visite à la sculpture par cinq œuvres du plus haut intérêt. D'abord une figure fort émouvante de M. Jollo, *Henri Regnault*, au moment où il tombe, le 19 janvier 1871, sur le champ boueux de Buzenval. Le mouvement est merveilleusement saisi et l'exécution du vêtement, tout à fait intéressante; puis le monument pour Neuilly que M. Verlet destine aux soldats morts en 1871; ainsi que la Piété chrétienne, la vieille Gaule tient en ses bras un de ses enfants que la mort a déjà raidi et comme l'animal qui défend ses petits elle se couche sur la terre déchirée d'éclats d'obus, un éclair de défi dans le regard; l'ensemble est très beau et fait le plus grand honneur à l'artiste de haut talent qui l'a conçue. Sous ce titre, l'*Eté*, M. Hippolyte Lefebvre nous montre une jeune femme moderne ayant dans toute sa personne quelque chose de cordial, de juvénile et de souriant qui cause en effet le même plaisir que les belles journées du début de l'été; elle éveille en nous mille idées riantes et de volupté délicate: paysages champêtres et parés, soleil joyeux, fine batiste, goût savoureux des pêches, senteur voilée des roses-thé. Quelle délicieuse figure! on voudrait faire pousser pour elle des fleurs inconnues. Le groupe de M. Georges Colin, au contraire, est des plus dramatiques; c'est une figure tombale d'une pénétration exquise. A côté de la jeune femme étendue un homme enveloppé d'un grand manteau se courbe et lui prend silencieusement la main. L'exécution n'a aucune défaillance. Pour ceux qui aiment l'art et en font le constant objet de leurs méditations, quel aliment qu'une œuvre comme celle-ci, alors que la foule passe légère, rapide, amusée, cherchant le portrait de l'artiste à la mode! Quant à M. Sicard, il expose le marbre de la statue de *George Sand* qui doit prendre place sous les ombrages du Luxembourg. Placée sur un socle très bas nous aurons bien ainsi la vivante image du grand écrivain. Tout près de la grande route qui mène à La Châtre se trouve un banc caché sous les arbres, « la bonne dame de Nohans » vient de s'y asseoir. Elle est là dans une pose abandonnée, simple, bonne comme elle, et elle regarde..... elle regarde. Le ciel, la plaine, les lointains remplissent ses yeux, et cette nuit, dans la chambre silencieuse, sous le reflet de l'abat-jour, toutes ces images s'éveilleront au miroir de sa pensée et dans le flot d'une prose harmonieuse Lélia nous les rendra sensibles par des mots entrelacés. Don inaliénable et supérieur que de Goncourt a si simplement défini, quand il fait dire à son Charles Demailly: « Savez-vous qui je suis? Je suis un homme pour qui le monde visible existe. » Le mouvement de George Sand est d'une grâce très pénétrante parce qu'il est aussi inattendu qu'il est naturel, mouvement à la fois naïf et un peu compliqué, comme ces mouvements instinctifs de l'enfance accomplis aussitôt que désirés et sans attendre le raisonnement. Je trouve là une invention distinguée et la sûreté d'un dessin qui ne se dérobe et ne se dément nulle part. Tout est à la fois précis et léger avec un sentiment de douceur d'un charme silencieux vraiment indicible.



Portrait de *M. Thierry, doyen des Variétés*, fusain, par J. RAMEAU.



Lionnes de la ménagerie Bostock, pastel de M. BOETZEL.

Les dessins, pastels et aquarelles ne peuvent certes nous offrir une aussi belle moisson et à part les deux salles réservées au milieu de la Peinture et où on a réuni le dessus du panier, toute la galerie de la grande nef est couverte d'œuvres dont on peut dire qu'elles sont très agréablement insignifiantes ou gentiment quelconques ou gracieusement indifférentes; je vous laisse libre de changer l'ordre des mots. Il y en a vraiment trop et je soupçonne le « beau sexe » d'avoir sur ces murs la majorité des voix. Dans les deux salles spéciales, je vous signalerai parmi les artistes de valeur : MM. Gosselin (*Environs de Cannes*) qui a dans les salles de peinture un si exquis tableau; Nozal (*Vues de Corse et de Pau*); Jacques Simon (*Paysage-Marine*) ; Pointelin (*Dans la Friche*); Knight (*Aquarelles*); Rigolot (*Soir brumeux à Venise*); Lard (*Félins, Deux Amies*) pastels très francs de facture; Cormon (*Portrait à la sanguine*) ; Baschet (*Portrait de Mme Gabrielle Pierné*); Maxime (*Méditation, L'Etoile du Soir*); H. Royer (*Portraits*) et les très jolies fantaisies de Mme Vallet-Bisson qui me semble en progrès. Sur la galerie, deux dessins (*Val de Grâce*. « *Aux Détenus* ») de Mlle Marguerite Delorme méritent une attention spéciale, ils montrent comme on peut faire une œuvre délicate à peu de frais. De même pour Mlle Greene, une Américaine (*La Toilette*) et Mlle Marguerite Burdy (*Portrait de l'Auteur*) dont le pastel est d'un joli dessin décidé; je lui reprocherai d'avoir un peu trop la pose du violoniste de Raphaël. Puis MM. Jules Triquet (*Rêverie*); Louvet (*Soir de Bourrasque*); Chantron, Maurice Halau (*Etudes pour les Illustrations de « Légendes Inouïes »*) et Simonetto, avec des aquarelles effarantes d'habileté italienne, méritent de nous arrêter. Enfin Mme de Loghadès, une russe, a des pastels d'une facture tout à fait puissante et grasse et un jeune, M. Maurice Testard (*Portrait de ma Mère*) m'a l'air d'avoir assez bien la vision de la silhouette parisienne.



Rezia (Obéron), aquarelle de M. ZACHARIE ASTRUC.

Certains jours de lassitude ou d'ennui, c'est avec une douceur inexprimable qu'on feuillette des albums de vieilles gravures, des Rembrandt ou des Van Ostade : la méchante feuille de papier s'anime, des figures dansent et des perspectives agrestes se creusent; l'art prodigieux du clair obscur promène de ci de là, les rayons du jour les exalte ou les assouplit, les tempère ou les excite et dans cette réalité parfois brutale des choses on sent endormies d'infinies aspirations, on sent que pour ces artistes la nature eût des émanations mystérieuses et des chuchotements que notre oreille perçoit encore à travers le papier malgré le recul des années. Les graveurs d'aujourd'hui cherchent à revenir à cette liberté d'allures, à cet impromptu ; j'ai signalé à la Nationale une sorte de renaissance dans cet ordre d'idées, elle est moins sensible aux Artistes français. Sans vouloir froisser des artistes aussi sympathiques, ils me permettront bien de regretter que les éditeurs leur demandent autant d'être à la remorque des peintres et les asservissent à copier leurs tableaux. Ils y dépensent, il est vrai, un inlassable talent et je ne crois pas qu'on puisse mieux copier Meissonier que MM. Jules et Achille Jacquet, Jamas, Deblois, Payrau, etc..... Mais pourquoi les Américains et les Anglais font-ils tant de commandes d'après Meissonier? Mes préférences me portent vers des gravures plus libres de mouvement et de facture ; j'aime le graveur qui, au lieu de creuser des tailles d'une austérité toute académique, laisse courir sa pointe avec une liberté qui sied à merveille au caractère intime de certaines compositions modernes, qui, parfois, au lieu de serrer son travail l'épargne avec un tact parfait, donnant ainsi à sa planche une apparence de facilité qui fait mieux vivre les personnages. Je mentionnerai donc avec plaisir le *Beau Paysage*, de M. Boulard ; les *Joies de la Vie*, d'après Roll, de M. Henri Lelort ; les *Gargantua*, de M. Robida; les *Maisons Américaines*, de ? je n'ai pas pu lire le nom; un paysage de M. Mayeur d'après Turner tout à fait surprenant de lumière; une épreuve originale d'Albert Maignan ; les *Eaux-Fortes* de M. X. Lesueur, pour le livre de *Myrrha*, et les *Eaux-Fortes originales* de M. Bussière pour un livre, les *Proscrits* je crois, qui allient à une rare entente du pittoresque dans les compositions le prestige d'un métier expressif et audacieux. Dans les eaux-fortes en couleurs, fort à la mode, je note celles de M. Thevenin d'après les illustrations de Gorguet, des *Cygnes* de M. Charpentier et un *Effet de Neige* de M. Balestrieri. J'ai oublié de parler d'une très jolie eau-forte de M. Jamas, d'après la *Sainte-Famille*, de Paul Véronèse, je l'avais déjà vue dans le numéro d'avril de la *Gazette des Beaux-Arts* et l'avais remarquée pour son adresse intelligente et avertie avec laquelle l'artiste a su varier le métier selon la différence des matières à exprimer, armure, tapisserie du fond, morceaux de nu. Dans les salles de lithographie, arrêtons-nous devant les *Peintures de Humbert au Panthéon*, du maître Maurou, devant les têtes de femmes de M. Belleroche; la *Barque de Don Juan* de M. Guillon; les fantaisies *1830* de M. Neumont; *L'exécution sans Jugement*, de Regnault, par M. Raoul et le *Tobie* de M. Masson. Ce sont là des œuvres intéressantes et très savoureuses bien que dans des tendances fort différentes.

Au sortir de ces salles de gravures, veuillez vous arrêter un instant sur le balcon intérieur, plongez sur la mer immobile des plâtres et des marbres, parcourez du regard, sans trop frémir, les cloisons kilométriques, pensez que derrière et devant, de la cimaise à la tringle elles sont tapissées des efforts, des espérances, des rêves, des déboires d'une armée d'artistes et dites-moi enfin s'il n'y en a tout de même pas.... « un peu beaucoup ». Combien regretteront de n'avoir pas été vus et combien d'avoir étalé leur nullité ! La « sélection naturelle » qu'entrevit le génie de Darwin n'entame que bien lentement la fourmilière artistique, il faudrait l'aider vraiment et que quelque bon Torquemada revint organiser une salutaire Inquisition, or, ce n'est pas le très galant et très charmant homme qu'est le ministre Dujardin-Beaumetz qui remplira ce saint office. Je vous fais toutes mes excuses, c'est bien malgré moi que je finis par un jeu de mot cet article que je voulais sérieux. Et le compositeur est là, très pressé, qui ne me donne pas le temps de me corriger ! Ainsi va la vie !

LOUIS-EDOUARD FOURNIER.

L'ART DÉCORATIF

AU SALON DES ARTISTES FRANÇAIS

Cette année, la Section des Arts décoratifs au Salon des Artistes Français est très fournie. Elle est moins variée ; à côté de l'objet d'art foisonne le bibelot, pas toujours du meilleur goût. Quelques-uns des artistes de qui les trouvailles pouvaient légitimement intéresser sont absents. Absent, M. Laporte-Blairsy, dont l'invention protéïque, dont l'habile souplesse à prétexter la lumière des lampes électriques, à la présenter de façon imprévue, amusante, vraisemblable, est célèbre. Cela tenait du jouet et de l'œuvre d'art ; c'était très curieux. Absent, M. Maurice Dufrêne, un de nos ornemanistes les mieux doués, d'un goût pur, excellent à décorer les céramiques, à dessiner des projets d'orfèvrerie. Absent, M. Rozet, homme de goût, le plus qualifié de nos artistes pour l'invention de l'objet commémoratif, de l'hommage orfévré, du souvenir durable. Parmi les vitrines qui s'espacent au long du pourtour surplombant le jardin aux blanches sculptures, le cuir d'art, le cuir repoussé, le cuir incisé, foisonne, malgré de nombreuses exclusions et des refus sévères. La matière est belle, souple, sensible à l'effort. Quelque facilité relative à la traiter y entraîne nombre de personnalités, dont la bonne volonté dépasse l'acquit et l'aptitude. Un peu plus de sévérité, encore, ne serait point inutile, quoiqu'on ne saisisse pas toujours bien la supériorité des cuirs d'art reçus sur ceux qui furent exilés et attendirent mélancoliquement dans les salles basses que les auteurs vinssent les reprendre. Il y a de l'arbitraire dans les décisions du jury, de l'aléa pour ces pauvres coffrets, bloc-notes, porte-monnaies, mallettes, d'un ton en général moyennageux, à moins que l'art de l'Islam ne soit requis pour les orner. Ce qu'il y a de mieux au Salon des Artistes Français, ce sont les orfèvres et les potiers.

Projet de col en dentelle pour jeune fille, par Mlle Gabrielle CHAYLLERY.



Mlle Borgho, dans Syda, miniature de Mlle BRÉGUE.

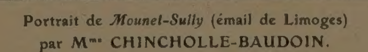
M. de Porto-Riche, miniature par Mlle Sonia ROUTCHINE.

LES CÉRAMISTES. — Il y a vraiment de ce côté un effort ; tandis que les habitués de la Société Nationale, ceux qui donnèrent l'essor aux arts de la céramique, se reposent un peu sur leurs lauriers, n'inventent que dans le menu détail, ne se renouvellent pas, ici on s'est attaché à faire un peu neuf. M. et Mme Massoul n'utilisent point de formes très neuves, mais ils montrent un goût sûr, qui ne dédaigne pas une apparence fruste et naïve qui sied aux grès. Sur des contours simples ils font couler des teintes douces, des bleus tendres, des verts de jeunes feuilles qui se noient dans le blanc givré du vase. M. Methey, dont l'exposition aux Indépendants est toujours remarquée, offre, à côté de modèles connus, des dourgnes d'un accent très moderne, d'un galbe varié par de multiples anses, assez heureusement disposées. Les grès de M. Louis Bouché sont d'une bonne humeur rustique fidèle dans la teinte aux vieux modèles, d'une décoration un peu touffue. On peut se plaire à quelques-unes des poteries à reflet métallique de M. Maxime Fourmont, reliefs d'argent sur des tons bruns et sombres. M. Lefort a repris le simple gobelet de grès polychrome à détails bruns, blancs, bleus, à petits dessins, pour y suspendre une légère armature dorée, d'effet assez clair. M. Decœur a beaucoup cherché la variété dans ses modèles. Il les taillade, il les ajoure, il les élonge ; le côté pratique le sollicite peu, l'aspect ornemental beaucoup. Il a de hautes cruches étroites qui sont d'un bel effet, des vases dont les détails offrent la fantaisie de vives arêtes, et d'harmonieuses couleurs. Les céramistes sont en bonne voie.



Livre d'or pour S. M. Alexandre III, par BECKER

Ce Salon offre d'ailleurs cet intérêt que les vitrines de Sèvres y sont présentées et contiennent des objets du plus bel aspect et de la meilleure technique. Peut-être pourrait-on se plaire davantage aux efforts de céramique pure que tente la Manufacture, à ses grands vases, comme à ses jolies nouveautés : flacons, tasses, etc., qu'à ses échantillons de petite sculpture en biscuit. La faute n'en est point à la matière, mais plutôt à la conception des sujets et au faire sculptural. Si l'on en excepte un adorable petit nu, on trouve moins de goût et moins de finesse à ces statuettes et à ces groupes, qu'à tel florage franc, gai, épanoui sur une jolie tasse à décors français d'une grâce XVIIIe rajeunie. Ne pourrait-on émettre un souhait ? Évidemment, la Manufacture de Sèvres est une unité, et les produits qu'elle offre sont le résultat d'un effort collectif. Ne serait-il point intéressant, pour le public, de donner un juste tribut de louange aux collaborateurs qui réalisent ce bel ensemble, à M. Santier tout le premier, à M. Doat, aux autres aussi.



Portrait de *Mounet-Sully* (émail de Limoges) par Mme CHINCHOLLE-BAUDOIN.

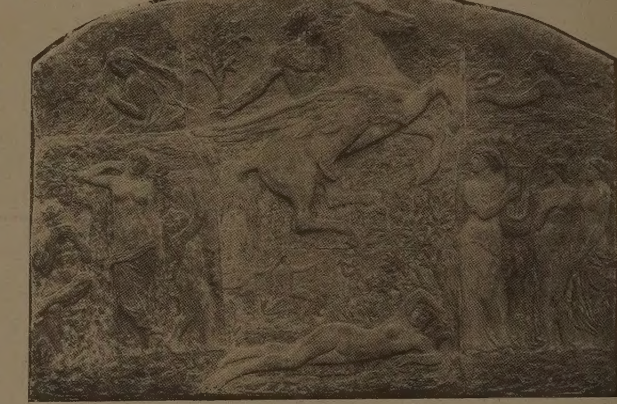
LES ORFÈVRES ET LES JOAILLIERS. — La vitrine de Lalique est éclatante ; des cigales de topaze sont posées sur les feuilles d'or d'un laurier, et c'est un diadème pour Mlle Calvé ; des libellules énormes forment des devants de corsage ; sur un pendentif, en une petite plaque de corne, c'est comme une danse grecque, menée par des femmes aux fines et longues silhouettes, du Tanagra modernisé ; revenant à sa petite sculpture sur ivoire, quelque temps un peu abandonnée par lui, Lalique fait jaillir d'une broche comme un joyeux conflit de nymphes blanches. La vitrine de M. Gaillard contient des vases ingénieux ; jolies formes, belles matières. M. Habert-Dys a des choses tout à fait excellentes. Un grand vase formé de sauterelles affrontées, exécutées avec les ressources de l'émail, frappe par une pittoresque nouveauté ; l'extrémité des ailettes des sauterelles forment les points de support et épargnent la lourdeur d'une base. Une coupe oblongue, d'argent émaillé, offre à chacune de ses extrémités la tête et le devant du corps d'une sauterelle géante ; des coffrets, des boîtes d'argent d'un beau travail complètent cette vitrine, une des plus intéressantes du Salon.

De jolies choses dans la vitrine de M. Quercia, de M. Lionel Le Couteux ; les objets d'art des frères Lelièvre sont d'une jolie technique appliquée à l'objet usuel : cafetière, samovar.

M. Joë Descomps, qui nous a habitués à des expositions plus complexes, se borne à un bon calice, à médaillons soignés, mais dépourvus de ce pittoresque dont il a déjà donné de bonnes preuves.

D'assez jolies choses simples de M. Geo. Printemps, des joailleries de M. Reinach. M. Feuillâtre est toujours égal à lui-même, excellent émailleur d'une invention correcte et d'une sûre technique.

M. Edmond Becker, un des premiers parmi les plus intéressants coryphées de l'art décoratif, garde son rang avec un livre d'or (or et ivoire) offert au Tzar par la Ville de Paris.



Apothéose de Victor Hugo, bas-relief en pâte de verre, par Henri CROS.

LA PATE DE VERRE. — Une des plus ingénieuses et des plus artistiques trouvailles de l'art décoratif moderne, c'est bien certainement la pâte de verre ; tout l'honneur en revient à M. Henry Cros, sculpteur de premier ordre, qui, après avoir régénéré l'art de la cire polychrome, et y avoir créé des merveilles analogues à la fameuse tête de cire du musée de Lille, après l'avoir assouplie au bas-relief, comme à la création de légères figurines de Parisiennes en jolis atours, chercha, pour y fondre ses rêves d'art classique, une matière aussi ductile, mais plus inaltérable encore.

L'antique ne nous avait laissé comme modèle que deux médaillons encastrés dans un cabinet de style composite qu'on peut voir au Louvre (Musée Campana). Leur contemplation suffit à guider M. Henry Cros, dans les recherches qui lui donnèrent sa pâte de verre, c'est-à-dire la matière la plus favorable à l'œuvre d'art ; car le verre à sa période de pâte est fusible, liquide et mou à une haute température, colorable en tous les tons au moyen des oxydes et, une fois cristallisée, la matière est des plus dures. La tentative de M. Henry Cros, que couronne un plein succès, fut toute originale, et ne doit rien à aucune influence. Cette année-ci, M. Henry Cros triomphe avec sa belle *Apothéose de Victor Hugo*, qui est digne de l'admirable fontaine du même sculpteur qui orne le musée du Luxembourg. L'œuvre de M. Henry Cros, par la beauté de la matière, par la sévérité sobre du style et la douceur exquise des colorations s'impose comme le plus beau morceau d'art décoratif des Salons de cette année.



Dessin pour un diplôme, par Géo DORIVAL.

M. Decorchemont manie bien la technique de la pâte de verre et en use pour de jolis gobelets ornés d'un revêtement capricieux de feuilles, où grimacent des masques de faunes. Il procède évidemment de M. Henry Cros, même dans son style ornemental, mais avec une fantaisie dans l'arabesque que M. Henry Cros s'interdit ; d'ailleurs, dans le domaine de la pâte de verre, on procède toujours de M. Henry Cros.

TENTURES ET TAPISSERIES. — OBJETS MOBILIERS. — M. Girardet est, je crois, un des premiers qui aient fait pénétrer aux Salons les modelés et les lumières du pointillisme, et cela remonte déjà assez haut. C'est d'un très bel art de paysagiste qu'il a exécuté les quatre panneaux d'un paravent et y a déroulé les ombrages spacieux et les eaux calmes d'un grand parc ; pour les encadrer, il a utilisé de souples courbes de bois sombre ; sur les panneaux, il a disposé un peu hiératiquement une jolie décoration de larges feuilles ; c'est d'un art pratique, exact, excellent.

M. Maillaud, dont on connaît les beaux paysages du Berry, est l'auteur d'une très heureuse tapisserie : une pastoure recueillie y suit, à travers la brande que violacent les bruyères roses, de maigres agneaux ; la tristesse calme du paysage demeure entière dans cette transposition que pouvait rendre assez lourde l'emploi des laines ; au contraire, ce que la tapisserie peut avoir d'un peu massif accentue l'aspect de calme rectiligne qu'a voulu l'artiste. C'est ici, malgré que la matière employée soit le cuir, qu'il faut ranger le panneau décoratif de M. Cauvy : la *Chasse*, cuir incisé.

Le cavalier de M. Cauvy a un bel air de férocité, l'allure vigoureuse du cheval et du levrier est aussi vivante qu'en une peinture. D'ambitions moindres, M. Policard s'est borné à faire gai, et c'est une jolie invention, malgré que le décor rose et vert en soit un peu heurté, que son semis de petites paysannes bretonnes ravies et apeurées, tout à la fois parmi le vol d'oiseaux écarlates qu'elles voudraient capter (modèle de cretonne pour chambre d'enfant). M. Legeas donne un harmonieux modèle de tenture.

Parmi les frises décoratives, citons les *Fumées*, ouvrage que M. Adler, le peintre des carrefours ouvriers et des repos du travail a exécuté pour l'Exposition de Liège, et celle de M. Cesbron, où des coquelicots s'élancent d'un vase bleu que rehausse l'éclat d'un socle de cuivre et qui s'enlèvent sur un fond décoratif d'arborescences, de coupoles vertes, d'un effet confus, un peu, mais agréable. Le carton de *Baigneuses* de M. Matisse est un peu serré, avec une trop magnifique accumulation de figures, de nus, de croupes, mais l'impression n'en est point désagréable; et encore M. Lamberton et M. Pariot, M. Demonsant, qui niche des faucons dans une frondaison touffue, tout auprès du calme de la mer et de la paix d'un petit village serré autour de son église ; contraste de lignes abondantes et de lignes sobres, d'un bon effet et très juste pour la tapisserie.



La *Musique*, statuette en bronze doré, par Gustave MICHEL.



LA RELIURE. — Le plus bel effet du cuir d'art, c'est ce panneau décoratif de M. Cauvy dont nous venons de parler. Quelques reliures heureuses rompent la monotonie des ouvrages de dames. Les reliures de MM. Kieffer et Ruban sont ingénieuses, solides, en bons travaux de professionnels qui semblent là pour montrer la différence entre leur art et le faire des nombreux amateurs qui, suivant la mode, se sont engouffrés dans cette voie, en apparence facile.

M. Guétant a le parti-pris de figurer son sujet sur des plaques au moyen de vignettes, de *portraits* d'un art agréable. Mme Lecreux réunit avec goût les éléments de toute une marine : flots, barques, soleil couchant, falaise, entrent sur une reliure très joliment teintée. M. Aumaître habille discrètement le joli roman de Jean Viollis : *l'Emoi.*

Mme Rieunier-Rouzaud est une révolutionnaire ; ses reliures offrent avec un dessin tourmenté une furieuse polychromie ; elle n'hésite point à figurer l'horreur des massacres de la *Dernière Torture* sur le *Jardin des supplices*, d'Octave Mirbeau, et si l'on admet, pour la reliure, ce mode d'ornementation violente, on ne peut disconvenir qu'il ne soit ici en place. Sa *Cloche du Rhin* (partition de Samuel Rousseau) est d'un goût plus modeste, un peu poncif, un peu vignette de Keepsake. Cette vitrine, d'aspect heurté, témoigne néanmoins d'un réel et ingénieux effort, même aux yeux de ceux qui préfèrent pour l'ornementation des reliures un bon emploi des formes géométriques.

Parmi les nombreux objets de cuir, mentionnons d'ingénieux boutons de Mlle Louise Raymond, d'une ornementation élégante et sobre. Il y a encore beaucoup de cuirs d'art, et on en a refusé des kilomètres, où des dames se faisaient un jeu d'imiter à ravir les tons dorés ou argentés des massives orfèvreries d'antan et des châsses les mieux gemmées. On regarde toujours avec plaisir les panneaux de M. Benedictus, d'une gamme toujours intéressante.

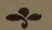




Mme *Catulle Mendès*, statuette en bronze et ivoire, par Emile GUILLAUME.

FLEURS, BRODERIES, DENTELLES. — C'est avec de la mie de pain que Mlle Suzanne Meyer modèle des fleurs et des branches ; la matière est bizarre et l'emploi qu'elle en fait est déconcertant. L'imitation de la nature est aussi parfaite que possible ; les colorations des branches sont exactes, celles des fleurs sont jolies ; des rouges y voisinent avec les blancs dans des pétales d'une excellente transparence et d'un parfait modelé. Mme Martin-Sabon a un col de dentelle très harmonieux ; à citer aussi les dentelles de Mme Nattan-Larrier. M. Keim s'occupe aussi du bibelot féminin : boutons d'émail à dessin rouge harmonieux, cravate en forme d'étole, veste parsemée de monnaies du pape, d'un goût délicat.

L'art de la parure est aussi représenté par quelques étoffes peintes sans grande recherche d'art ; on annonce qu'elles sont lavables sans rien perdre de leur fraîcheur : c'est un mérite.



LA PETITE SCULPTURE. — M. Théodore Rivière est le plus souvent le plus intéressant des artistes de la petite sculpture au Salon ; il n'y manque point cette année, surtout que M. René Rozet n'est représenté que par un buste, et que

M. Laporte-Blairsy, s'est réservé pour la grande sculpture, où il affirme sa belle maîtrise. L'*Adam et Eve* de M. Théodore Rivière est une chose charmante. La coupe de M. Gardet, *Le Loup et l'Agneau*, est ce qu'on peut attendre de ce spirituel animalier. La grande statuette de M. Peyre, *Douleur, Mélancolie*, est un monument familier aux statuettes tanagréennes. La *Musette* de M. Delacroix est agréable, en ses atours de temps jadis. M. Jacques Loysel héroïse le tub d'un jeune moderne. M. Georges Wagner est prodigieusement habile : ses quatre statuettes, ivoire et bronze patiné or, sont jolies au premier aspect comme des objets d'orfèvrerie, dont elles ont la grâce et l'éclat composite ; mais cette *Danseuse grecque*, cette *Salomé*, cette *Phryné*, gardent-elles un intérêt fondamental si l'on songe à Tanagra, aux Loïë Fuller de Pierre Roche, aux musiciennes d'Agathon Léonard ; c'est, en tout cas, d'un praticien excellent et habile. M. Perrault-Harry est un excellent animalier, à qui nulle timidité ne sera reprochée ; sa vitrine est pleine de verve et d'audace, depuis son petit éléphant équilibriste qui ferait un cachet de forme excellente, son groupe où un petit veau se jette impérieusement vers le pis nourricier, et son chien qui prend ici des libertés... que le sculpteur n'avait point encore fixées en ses formes durables. Ce petit morceau est d'ailleurs d'une exécution parfaite et poussée, avec une rare virtuosité, à dresser le poil de l'animal. M. Quénard est adroit dans sa menue statuette de Mme Emilie Guyon, et nous rappelle ainsi le souvenir d'une des belles actrices des temps romantiques, qui apporta tant de puissance et de vérité dans le drame à panache des Alexandre Dumas et des Frédéric Soulié. On ne saurait tout citer.

Collection de M. Jules Millet.



Photographie de Mme Emilie Guyon, ayant servi à l'établissement de la statuette de M. Quénard.

A quelques rares exceptions, la petite sculpture, à ce Salon, donne dans la mièvrerie, et la mièvrerie du volume choisi entraîne les artistes à trop de grâce enjolivée. Il faut, pour trouver un artiste de réelle vigueur, chercher parmi les grès d'art M. Moreau-Vauthier, dont le *Portrait de Parisienne*, encore que la polychromie en soit défectueuse, est net de dessin, vivant. Pourquoi M. Moreau-Vauthier a-t-il retiré de sa vitrine cette jolie fantaisie qui volutait expressivement le sillon de poussière soulevé par l'élan furieux d'une automobile.

La petite statuette en cire de M. Moreau-Vauthier, avec son fin galbe de femme, est jolie, mais sommaire. On peut attendre beaucoup de M. Moreau-Vauthier dans sa sculpture satirique et caricaturale, comme dans la grande sculpture, où il a déjà montré tant de neuve originalité ; le Salon de cette année ne le place pas à son vrai rang.

La petite sculpture est décidément faible cette année ; voyons les médailleurs.

LA MÉDAILLE ET LA PLAQUETTE. — La renaissance de la médaille, accentuée par Roty, continue à s'épanouir en beaux ouvrages. On peut prédire à la médaille et à la plaquette une prospérité toujours croissante ; la facilité de la reproduction du modèle initial par la frappe, qui permet de vulgariser à petits prix les œuvres des artistes de la glyptique, permet de croire que bientôt les petites plaquettes de bronze, aux profils nets, arrêtés, aux jolis fonds indiqués d'arêtes vives, chasseront des murs des logis bien des chromos qui y régnaient avec persistance. La glyptique conquerra son public par ses qualités comme par ses défauts ; son élégance a sa sécheresse, et ce n'est point un empêchement à ce qu'elle plaise, non plus que l'arrêté de ses contours. Les médailleurs sont nombreux cette année et leurs efforts heureux. La figure de M. Vernon a toute la belle ligne antique qu'on peut attendre de cet artiste ; c'est une *Muse* de caractère moderne et de goût pur. M. Patey, M. Yencesse sont toujours d'excellents artistes, comme M. Jampolsky. M. L'Hoest est ingénieux.

M. Victor Peter est un artiste de premier ordre, peut-être notre meilleur animalier ; il a prouvé depuis bien longtemps sa maîtrise, et le monument Pasteur en porte dans ses bas-reliefs l'irréfutable démonstration. Ses plaquettes de plâtre sont infiniment délicates, soit qu'il interprète des fables de La Fontaine et mette en scène *la Colombe et la Fourmi* ou *le Loup et l'Agneau*, soit qu'il aborde les grands fauves et figure les combats du lion et du taureau ou le grouillement des petits autour de la panthère ; c'est toujours avec une légèreté absolue de touche, un don de mettre en page très particulier et très artiste. Il indique la meilleure voie.

Il convient de louer l'ingénieux arrangement et le sens décoratif d'une sobre précision du *Diplôme du Syndicat central des Agriculteurs de France*, dont M. Géo Dorival expose le modèle.



Statuette d'*Emilie Guyon*, par QUÉNARD.

M. Th. Hingre, qui exécute en céramique, a de la valeur. M. Camille Crenier a un sens très moderne de la glyptique, ou plutôt ses plâtres peuvent donner lieu à d'excellentes plaquettes. M. Lordonnois, très bon praticien, est un peu lourd dans sa tête de *République*. N'oublions point M. Maubert, dont un bon panneau de grès donne les portraits de *Reyer*, de *Jean Aicard*, de *Mistral*, de *Silvain* ; Mlle Baboin, qui a joliment rendu en un joli grès émaillé une rêverie de Mistral sur le portail de Sainte-Trophime. Ceci n'est point, à proprement parler, de la glyptique, mais y confine en un certain point, comme la glyptique, aux mains d'artistes comme M. Vernon, confine au bas-relief.

C'est un art qui s'élargit ; c'est peut-être celui qui, au Salon des Artistes Français, comporte pour le visiteur le plus de satisfaction esthétique, car la plupart de ceux qui s'y sont adonnés sont possesseurs d'un métier probe et sûr qui plaît toujours par la sincérité de son effort, même quand la sensation d'art n'est donnée que d'une façon incomplète ; on n'en saurait toujours dire autant en traversant les salles de la peinture ou le jardin des sculptures.

Gustave KAHN.

Le Gérant : Charles RICHARD.